



L'auditoire

Le journal des étudiant·e·s de Lausanne depuis 1982

SOCIÉTÉ

COUVERTURE
MÉDIATIQUE

CAMPUS

APPRENTISSAGE
ALTERNATIF

CULTURE

ANALYSE
DE LA POÉSIE

DOSSIER

Posted!

Réseaux sociaux: à l'ère de la (dé)connexion



Dr.
L'auditoire N° 252 // Octobre 2019
Retours L'auditoire - FAE
L'Anthropole Bureau 1190
1015 Lausanne



édité
par la



DOSSIER

Pour son premier numéro de la rentrée 2019-2020, *L'Auditoire* questionne la place prédominante qu'ont pris les réseaux sociaux dans la société. Des avantages indéniables, comme un potentiel d'apprentissage infini et des rencontres

facilitées, mais aussi des risques de débordement. Est-ce qu'Instagram n'est qu'une mise en scène du soi narcissique? Quel est le bilan écologique des réseaux sociaux? Plongée au cœur des nouveaux médias.



FAE

15
La FAE recrute



SPORT

18
Parapente

Sexe et sport



CULTURE

20
Décoder la poésie

21
Jazz en désaccord

Des ombres à l'Hermitage

22
Nos chroniques

19
AGENDA

23
CULTURE EN VRAC

24
CHIEN MÉCHANT

04
Interview de Karen Pelletier

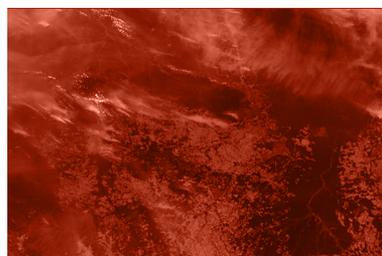
06
Historique de la communication

07
Twitter en politique

Chiffres

08
Fin de la presse people?

Amour sur la toile



SOCIÉTÉ

12
Couverture médiatique

13
Fiabilité des labels

Chronique polémique

14
Dystopies

Abeilles en détresse

09
Luttes sociales

10
Impact écologique

Apprendre sur Youtube

11
Instagram, le réseau du narcissisme



CAMPUS

16
Enseignement alternatif

17
Mindmapping

Sculpture

REMERCIEMENTS
LES REDACTEURS ET REDACTRICES POUR LEUR ENGAGEMENT, FANNY ET YVELLE POUR LEUR DANSE CONTEMPORAINE, DAVID POUR LES BIÈRES ET SES BLAGUES LOURDES (COMME D'HABI), LA MALADIE POUR AVOIR FRAPPÉ LE COMITÉ, FRANCE GALLES, BABY SHARK ET JJG, LE MOUSTIQUE MUTANT ET LE FRELON, MATHILDE ET SA FATIGUE, LES DEUX, CO-REDAC', CHEF POUR TOUT, #KEUR

L'AUDITOIRE

N° 252
BUREAU 1190, BÂTIMENT ANTHROPOLE
1015 LAUSANNE
T 021 692 25 90
EDITEUR FAE
E AUDITOIRE@MAIL.COM
WWW.LAUDITOIRE.CH

PARUTION 6 FOIS L'AN

ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO
JUDITH MARCHAL, MATHILDE DE ARAGAO, FANNY CHESEAUX, CARMEN LONFAT, YVELLE RACCAUD, MAXIME HOFFMAN, LOU MALIKA, DERDER, PAULINE PICHARD, SACHA SCHLUMPF, NOÉMIE VILLANI, VICENZO GUZZARDI, THIBAUT NIEUWE WEME, MÉLANIE BARBOSA LOURENÇO, MARINE COLLET, SAMANTHA FORMAZ, THIBAUD DARRÉ, JÉRÉMY BERTHOUD, DAVID RACCAUD.

CORRECTIONS
VALENTINE MICHEL

SECRÉTAIRE COMPTABLE
BENJAMIN SOUANE

IMPRIMERIE
CENTRE D'IMPRESSION DES RONQUOZ

COMITÉ DE RÉDACTION
RÉDACTION EN CHEF
JUDITH MARCHAL, MATHILDE DE ARAGAO

DOSSIER
FANNY CHESEAUX

CAMPUS ET SPORT
CARMEN LONFAT

SOCIÉTÉ
YVELLE RACCAUD

FAE
PAULINE MOTTET

CULTURE
MAXIME HOFFMANN

La goutte de trop

Chaque mois, de nombreuses femmes en âge de procréer saignent. Et ce depuis des milliers d'années. Aujourd'hui, cela concerne une femme sur deux, soit un quart de la population. Bien qu'il soit complètement naturel, ce phénomène reste tabou et continue d'être considéré comme dégoûtant. Et si ces dernières années ont vu se mettre en places plusieurs actions pour lever le tabou, la lutte est encore loin d'être gagnée. Interdits religieux, charge financière ou encore sentiment de honte font partie des causes discriminantes des femmes menstruées.

Un tabou à la vie dure

Bien trop souvent, les menstruations sont considérées comme un sujet tabou, et en parler revient à commettre une faute plus grave que de prononcer le nom de Voldemort. Cet interdit peut parfois engendrer des effets dramatiques. Il y a quelques semaines, une jeune Kenyane de 14 ans est allée jusqu'à se donner la mort suite à l'humiliation publique infligée par son professeur alors qu'elle avait tâché son uniforme à cause de ses règles. Considérées comme «sales», voire «impures» par certaines religions ou sociétés, les menstruations sont sources de véritables discriminations. Et il serait bien faux de croire que ces tabous ne touchent pas les sociétés occidentales. Déjà connue pour censurer les tétons féminins, la plateforme Instagram avait frappé fort en 2015 en supprimant à deux reprises une photo postée par la poète féministe Rupi Kaur. Le cliché la présentait couchée sur un lit de dos, avec une tâche rouge à l'entrejambe et sur le drap. Rien de très choquant lorsqu'on sait quel type de cliché le réseau social laisse passer. Mais il semblerait que ce soit avant tout la provenance de ces tâches qui pose tout particulièrement problème. Et quand ce sont les médias qui souhaitent montrer une vérité, le scandale vient du public. En Australie, une publicité réalisée par la marque de protections hygiéniques Libra et diffusée en août a suscité plus de 600 plaintes. La cause? Du sang coulant le long des jambes d'une fille sous la douche et la



Face à la censure, il faut faire preuve de créativité pour représenter les règles sur la toile.

vision d'une serviette tâchée de rouge, et non pas du liquide bleu habituellement utilisé pour le figurer.

Un accès limité

Inutile de préciser qu'à ce sujet, toutes les femmes du monde ne sont pas logées à la même enseigne. 500 millions de femmes à travers le monde n'ont pas accès aux protections intimes. Ces protections sont coûteuses, et les sacrifices demandés pour les obtenir sont parfois bien trop chers payés. Beaucoup sont obligées de se débrouiller avec les moyens du bord en utilisant des torchons, du papier ou parfois même de la terre, ce qui peut engendrer de graves infections. En Inde, une jeune fille peut rater jusqu'à six semaines d'école par an si elle n'a pas les moyens de se protéger. Selon un rapport de l'ONU de 2014, une fille sur dix en Afrique subsaharienne aurait manqué l'école pendant sa période de règle. Certaines filles perdraient 20% du temps dédié à leur éducation pour cette raison, ce qui les rendrait plus susceptibles d'abandonner complètement l'école. Heureusement, des mouvements commencent à se mettre en place pour assurer la gratuité des protections aux écolières. Comme pour le droit de vote des femmes, la Suisse n'est pas en avance. Ce n'est qu'en février dernier que le Conseil fédéral a finalement décidé d'entrer en matière pour baisser la taxe sur les protections hygiéniques. Ces dernières sont taxées à 7,7%, comme des produits de luxe, tandis que la litière pour chat l'est à 2,5%. La comparaison en dit long sur

l'absence de considération pour les coûts que ces produits peuvent engendrer, surtout si l'on considère qu'une femme en consomme en moyenne 15'000 dans sa vie – tout cela ajouté au fait qu'elle est, évidemment, moins payée.

Vers une nouvelle consommation

Ces dernières années, les protections hygiéniques ont provoqué de nombreux scandales. Les tampons et serviettes jetables contiennent de nombreuses substances chimiques et néfastes pour la santé. Une polémique amplifiée par les préoccupations écologiques récentes, qui ont permis de remettre en cause l'utilisation de ces produits à usage unique, dont l'industrie est considérée par Greenpeace comme l'une des plus polluantes au monde. Depuis, les alternatives visant à respecter l'environnement et à user de matériaux respectueux de l'environnement se multiplient sur le marché. La *cup*, les culottes menstruelles, ou encore les serviettes réutilisables aux motifs attrayants rendraient presque les menstruations moins douloureuses à supporter. Toujours est-il qu'il aura fallu attendre que ces protections représentent un danger pour enfin briser une partie du tabou qui règne sur les règles depuis des centaines d'années. A l'heure où les revendications en faveur de l'égalité se retrouvent au centre de tous les débats, il serait grand temps que les menstruations cessent d'être perçues comme un motif de discriminations. •

«C'est avant tout de la validation sociale qui est recherchée sur les réseaux sociaux»

Interview avec Karen Pelletier

INTERVIEW • Dans le cadre de ce dossier sur la communication et les réseaux sociaux, *L'auditoire* s'est entretenu avec Karen Pelletier, assistante diplômée au sein du Medi@lab de Genève. D'où vient le terme «réseaux sociaux»? Qu'est-ce que ces derniers ont apporté aux marques commerciales? Quelle évolution dans dix ans? Quelques pistes de réponses.

Aujourd'hui, comment définit-on les réseaux sociaux? D'où vient ce terme? Sont-ils uniquement limités à Facebook, Twitter, Instagram et Snapchat? Jusqu'où l'appellation peut-elle aller?

En sciences humaines et sociales, l'expression «réseau social» désigne les liens entre des individus et/ou des organisations qui constituent un groupe – par exemple la famille, un réseau de collègues, d'amis-e-s ou une communauté.

L'expression «réseau social» renvoie plus généralement à celle des médias sociaux

L'expression provient de l'anthropologue John A. Barnes qui l'utilise la première fois en 1954. Aujourd'hui, l'expression «réseau social» renvoie plus généralement à celle des médias sociaux qui regroupent des activités en ligne, alliant interaction sociale et partage de contenus. Andreas Kaplan et Michael Haenlein définissent les réseaux sociaux comme «un groupe d'applications en ligne qui se fondent sur la philosophie et la technologie du net, et permettent la création ainsi que l'échange de contenus générés par les utilisateurs». En fait, les réseaux sociaux numériques constituent un type de média social. Les auteur-e-s de référence comme danah boyd ou Nicole B. Ellison les définissent comme une plateforme de communication en réseau, dans laquelle les participant-e-s ont tout d'abord des profils uniques identifiables, peuvent publiquement articuler des connexions vues et partagées par



Mario Califano

mais surtout pour apporter ou recevoir un soutien face à une maladie.

Les réseaux sociaux apportent du soutien social

Du côté des professionnels de la santé, les réseaux sociaux peuvent permettre d'augmenter ou de partager des connaissances, mais aussi d'informer des patients sur différents sujets d'actualité. Ils peuvent également être utilisés afin d'améliorer les relations entre les patients et les soignants. Enfin, du côté des organisations de la santé – notamment les instituts responsables de la santé publique –, les réseaux sociaux constituent un moyen assez efficace pour mener des campagnes de prévention et pour en analyser les retombées, puisqu'elles donnent l'accès à beaucoup de données.

De nos jours, de plus en plus de personnes atteintes de maladie ou d'un handicap s'affirment à travers les réseaux sociaux, notamment Instagram, où elles partagent leur vie. Parfois, elles décrivent que cela leur a permis de se reconstruire. Les réseaux sociaux ont-ils vraiment ce pouvoir de construction de l'identité personnelle?

Oui. En fait, les réseaux sociaux constituent vraiment un lieu où se performant les identités. Donc l'utilisateur réalise un travail expressif qui consiste à construire son identité et à la présenter en ligne. C'est notamment ce que Laurence Allard désigne comme «l'individualisme expressif». Les réseaux sociaux permettent à l'individu de se constituer. En effet, ce qui

caractérise entre autres les réseaux sociaux, c'est qu'ils permettent à l'individu de créer des relations sociales virtuelles qui n'auraient pas pu être créées autrement. Ainsi, les individus peuvent étendre leur réseau, en se connectant à d'autres individus ayant des intérêts similaires, des opinions politiques ou encore des activités communes. L'ensemble de ces liens participe également à la construction de l'identité de l'individu.

Un lieu où se performant les identités

Concernant le cas de la santé, l'expression des patient-e-s sur les réseaux sociaux permet aux individus de partager des informations mais aussi de trouver un soutien social, notamment auprès d'autres personnes atteintes de la même maladie. Par exemple, en Suisse, l'influenceuse Christine Bienvenue est reconnue sur les réseaux sociaux concernant la thématique du cancer, puisqu'elle est elle-même atteinte de cette maladie.

Qu'est-ce que les réseaux sociaux ont apporté aux marques commerciales? Pensez-vous qu'aujourd'hui, la publicité sur un réseau social est plus efficace qu'une publicité télévisée?

Pour les entreprises et les marques, les réseaux sociaux – effectivement utilisés en premier lieu pour faire de la publicité – sont un nouveau moyen d'atteindre les consommateurs, mais aussi un moyen d'obtenir des informations sur ces derniers. Cependant, la publicité à la télévision est encore aujourd'hui très efficace, surtout si votre publicité est diffusée en période de forte audience, par

exemple avant le journal de 20h heures.

Les entreprises et les marques font de la publicité via les réseaux sociaux

La publicité sur les réseaux sociaux a l'avantage d'être relativement peu coûteuse par rapport aux médias traditionnels, mais également de pouvoir cibler des audiences avec beaucoup plus de précision: les classes d'âge, les lieux géographiques (avec la géolocalisation), les centres d'intérêt... c'est cela qui représente un fort atout pour les réseaux sociaux en terme de publicité.

Y a-t-il des milieux qui sont plus avantagés par les réseaux sociaux (mode, industrie alimentaire, sphère privée...)?

Je ne pense pas que ce soit une question de milieu, parce que justement on peut toucher des publics cibles très précis avec les réseaux sociaux – ce qui est plus difficile avec la télévision, où l'on a vraiment une large audience. Donc cela permet plutôt d'avoir des marchés de niche qui ont accès à un public qu'on aurait plus de mal à trouver hors ligne. C'est aussi un avantage pour les petites sociétés; par exemple, un commerce local pourrait faire sa publicité uniquement sur le canton de Genève. Cela permet, pour un coût relativement faible, de toucher directement une population cible.

Depuis quand le phénomène des influenceur·euse·s est-il aussi important? Comment expliquer un tel engouement?

Le phénomène des influenceur·euse·s est étroitement lié au développement de la plateforme YouTube. Je pense que l'engouement peut s'expliquer par l'authenticité qui se dégage des influenceur·euse·s par rapport aux publicités qui sont diffusées directement par les marques. Les internautes ont la possibilité d'interagir directement avec ces personnalités, donc la publicité est moins agressive que la publicité *display* qui envahit nos écrans. D'ailleurs, la multiplication des *adblocks* démontre une certaine saturation de la publicité en ligne, surtout auprès des jeunes audiences.

L'utilisation excessive des réseaux sociaux a provoqué des situations dramatiques, notamment en terme de harcèlement scolaire. En quoi cela est-il symptomatique de notre société et comment pensez-vous que nous pourrions éviter ce type de débordements?

C'est avant tout de la validation sociale qui est recherchée sur les réseaux sociaux, et c'est d'ailleurs sur cette dernière que repose leur fonctionnement, notamment avec les *likes* et les abonnements. La validation sociale constitue un besoin fondamental pour l'individu, qui est sans cesse en quête d'approbation. On va alors chercher continuellement à s'évaluer dans le regard d'autrui afin de se situer dans le groupe, et ainsi valider son estime de soi. Dans cette logique, les réseaux sociaux peuvent servir d'approbateur social en mesurant la valeur des individus au moyen des *likes* ou des abonnements. Évidemment, considérer les réseaux sociaux comme un outil d'approbation sociale est dangereux, puisque l'acceptation ne repose pas sur une situation réelle, mais sur une situation qui est le plus souvent mise en scène.

Considérer les réseaux sociaux comme outil d'approbateur social est dangereux

Par ailleurs, le phénomène des algorithmes va jouer un rôle important dans le succès des publications – par succès j'entends le nombre de *likes*, de vues, etc. – sur lequel l'individu a peu, voire pas de contrôle. Donc, pour éviter les effets néfastes que cela peut engendrer, particulièrement auprès des adolescent·e·s, je pense qu'il est important de faire de la prévention, notamment pour expliquer ce fonctionnement des algorithmes dans la diffusion des contenus. En ce qui concerne le harcèlement scolaire, il s'agit d'une problématique qui existait bien avant les réseaux sociaux; simplement, je pense que ces derniers amplifient le phénomène puisqu'ils en facilitent le processus.

Il y a encore toute une partie de la société – les personnes âgées notamment – qui n'utilisent pas du tout les réseaux sociaux. Pensez-vous que cela crée un fossé entre les générations?

Oui, je pense qu'il existe un fossé entre les générations, qui est plus largement lié aux nouvelles technologies de l'information et de la communication, et pas uniquement aux réseaux sociaux. En même temps, les médias traditionnels sont toujours là et cohabitent avec les nouveaux médias. En fait, on a des médias, notamment la télévision, qui sont toujours regardés par toutes les générations.

Quel est votre avis sur une certaine «solitude» que pourrait en générer les réseaux sociaux? L'affirmation que l'on voit parfois est-elle fondée selon vous: «De plus en plus connecté·e·s, mais au final plus seul·e que jamais»?

Je pense qu'on revient un petit peu à la question de l'utilisation excessive des réseaux sociaux. À mon avis, ce n'est pas lié à une réelle solitude mais au fait qu'on confronte des modèles de vie qui sont fictifs. Le nombre d'ami·e·s ne représente en réalité pas grand chose, il y a une course aux abonnements... La maîtrise des réseaux sociaux pour avoir le plus d'ami·e·s possible, le plus de *likes* possible, n'a pas de lien avec les relations sociales dans la vie quotidienne. C'est avant tout le fait de se comparer qui va augmenter le sentiment de solitude suite au temps passé sur les réseaux sociaux.

Comment voyez-vous la situation évoluer? Dans dix ans, sera-t-il possible de se passer de réseaux sociaux dans les sociétés occidentales?

Il serait certainement possible de s'en passer, néanmoins je pense qu'il est peu probable que cela évolue dans ce sens-là. Je dirais qu'il y a beaucoup de changements qui sont encore en train de s'opérer. Cela s'illustre notamment dans le monde du travail, avec l'apparition de nouveaux emplois créés dans le contexte des réseaux sociaux – par exemple les postes de *community manager*, qui existent depuis relativement peu de temps. On assiste également à l'augmentation du nombre des influenceur·euse·s, et puis aussi à l'apparition des micro-influenceur·euses qui opèrent sur des secteurs de niches. Sans parler de tous les secteurs qui sont liés

au développement de l'informatique. Donc on est vraiment témoins de l'émergence de nouveaux métiers, qui sont spécifiques au contexte des réseaux sociaux.

Finalement, pensez-vous que la création de ce type de moyens de communication est bénéfique pour l'être humain? Ou, au contraire, cela est-il synonyme d'une société décadente?

Il n'existe pas de réponse toute faite, il faudrait nuancer. Tout d'abord, les réseaux sociaux apportent beaucoup d'aspects positifs dans la vie de l'individu: ils donnent la possibilité de s'exprimer, de partager ses opinions, de créer des communautés en ligne, de partager de l'information, de former des mouvements sociaux ou encore de développer des pratiques amateurs que l'on voit beaucoup en ligne.

De nouveaux emplois sont créés dans le contexte des réseaux sociaux

Et d'un autre côté, on fait face à plusieurs difficultés qui sont en fait posées par le développement des réseaux sociaux: notamment l'importance de Facebook sur le marché, la question de la propriété des données et du droit d'auteur, celle de la rémunération des contributeurs de l'information, la diffusion des *fake news* (qui touchent aussi beaucoup le domaine de la santé) ou encore le problème soulevé par Eli Pariser à propos de la bulle informative. Ce dernier soutient que le fonctionnement des algorithmes des réseaux sociaux a pour corollaire d'enfermer les individus dans des bulles informatives, proposant sans cesse le même contenu. •

Propos recueillis par Mathilde de Aragao

Du pigeon voyageur à l'oiseau de Twitter

HISTORIQUE • Des signaux de fumée à l'instantanéité de Twitter, les moyens de communiquer ont évolué de manière fulgurante. Les XX^e et XXI^e siècles ont vu naître Internet et les réseaux sociaux, des outils qui ont révolutionné le monde. Quelles ont été les étapes du cheminement vers ce monde hyperconnecté où un clic suffit pour avoir accès à toutes ces informations?

Le monde n'a jamais été aussi connecté qu'au XXI^e siècle – difficile de croire qu'il existait un temps où les communautés vivaient isolées, sans rien connaître d'autre que leur environnement immédiat. Nous sommes arrivés à l'opposé du spectre: des informations sont accessibles sur presque tous les sujets et il est devenu commun de communiquer avec des personnes à l'autre bout du monde.

L'être humain cherche constamment à améliorer ses techniques de communication

Mais quel a été le chemin parcouru jusqu'à ce monde connecté en permanence? Comment est-on passé des lettres manuscrites à communiquer par FaceTime avec des amis sur toute la planète?

Des lettres au téléphone

Avant l'écriture, il existait déjà des systèmes de communication ingénieux, tels que les signaux de fumée utilisés par les Amérindiens. Cependant, l'histoire de la communication moderne débute avec les lettres manuscrites. Efficaces et révolutionnaires, ces dernières permettent de mettre en contact des personnes éloignées géographiquement. Mais elles restent dépendantes du temps d'acheminement. L'invention du télégraphe, en 1792, résout une partie du problème. Par l'envoi de signaux, correspondant à l'alphabet morse, des messages peuvent être transmis sur de longues distances. Bien, mais cela ne suffit pas dans cette course à la technologie que Clio Dévantery, assistante diplômée de l'Institut des sciences sociales de l'Unil, décrit comme une «recherche constante d'évolutions techniques concernant les moyens de communication». La transmission de la voix est la prochaine invention sur la liste. En 1876, Alexander Graham Bell, un ingénieur écossais, brevète ce qui deviendra le téléphone. Clio



Dévantery indique que «cette invention, qui était d'abord liée au monde du travail, dans le but de mettre les professionnel-le-s en lien, ne tardera pas à s'ouvrir à la sphère domestique». L'invention de la radio en 1891 continue dans la lignée du téléphone, mais avec une configuration différente. C'est un type de média nommé «one-to-many» par les sociologues, qui permet de «relayer un discours à un large spectre de personnes», contrairement au téléphone ou aux lettres qui sont des médias «one-to-one». Les perspectives offertes par ces deux nouveautés sont déjà énormes: l'échange devient instantané et permet de relayer l'information à un grand public rapidement.

Avec le téléphone, l'échange devient instantané

La distance qui relie le monde est drastiquement réduite: les communications transatlantiques sont facilitées, ce qui réjouit tout le monde, sauf les compagnies de télégraphe qui ne tarderont pas à devenir obsolètes. Mais les avancées les plus folles restent encore à venir.

Emergence des réseaux sociaux

C'est dans les années 1940 que les premiers ordinateurs puissants sont

créés, invention qui change la face du monde. Les chercheurs travaillent sur des façons de relier les ordinateurs entre eux, ce qui amènera à la naissance d'Internet – les premières formes primitives du web émergent déjà en 1960. Dès les années 1980, les ordinateurs se démocratisent et de plus en plus de foyers en possèdent. Les utilisateur-trice-s peuvent désormais communiquer par mail, la version technologique des lettres manuscrites. Le premier réseau social date de 1997. Nommé *SixDegrees* – le nom est basé sur l'idée des six degrés de séparation, selon laquelle il suffirait d'une chaîne de six personnes pour contacter n'importe qui dans le monde –, il permet à ses utilisateur-trice-s de créer leur profil et d'ajouter les autres utilisateurs comme ami-e. C'est le digne ancêtre de nos Facebook et Instagram actuels. Le XXI^e siècle est l'ère du réseau social. Des sites comme MySpace ou LinkedIn émergent en parallèle de sites permettant le partage de photographies, comme Flickr. Cette convergence entre médias visuels et textuels évolue pour devenir les réseaux sociaux tels qu'on les connaît à ce jour. En 2005, YouTube est lancé, suivi par Facebook et Twitter en 2006, puis Instagram en 2010. Aujourd'hui, il existe un grand nombre de réseaux sociaux qui permettent de multiples opérations: poster des photos, publier des textes, interagir avec d'autres utilisateur-trice-s, filmer son

environnement en direct. Et les réseaux sociaux sont extrêmement populaires: 4,2 millions de Suisses possèdent un compte Facebook, soit 50% de la population, selon les statistiques de 2017. Autant d'avancées qui n'étaient que de la science-fiction il n'y a pas 100 ans.

Jusqu'où irons-nous?

Aujourd'hui, un monde sans ces technologies ne serait plus envisageable. Selon Clio Dévantery, cela a des avantages importants: «Nous pouvons noter l'entrée de la sphère publique dans la sphère privée. Le téléphone, comme la radio ou encore Internet, amènent une ouverture vers l'extérieur.»

Aujourd'hui, un monde sans ces technologies ne serait plus envisageable

Mais de l'autre côté, comme le précise Clio Dévantery, «cette ouverture pousse aussi à un repli dans l'intimité. Nous ne sommes plus obligé-e-s d'aller à l'extérieur pour appréhender le monde car on peut le découvrir via écrans interposés. Ainsi, il me semble que tout en permettant la mondialisation, ils diminuent la mobilité. D'ailleurs, même dans le travail, les gens n'ont plus à se déplacer. Les technologies de l'information et de la communication permettent un accès tant à l'information qu'aux collaborateur-trice-s depuis chez soi.» Alors, quel est vraiment l'état de nos connexions au monde? •

Fanny Cheseaux

#Votezpourmoi

POLITIQUE • Célèbre réseau social, Twitter investit de plus en plus le monde politique. Anke Daniela Tresh (enseignante à l'IEP/Unil et responsable de l'étude électorale Selects à FORS) décorique pour *L'auditoire* la campagne électorale suisse.

Les élections fédérales arrivant à grands pas, il est temps pour les candidat-e-s de faire pêter les *hashtags* sur Twitter! Si la célèbre plateforme de microblogging s'adresse d'abord à tout un chacun, force est de constater que ses services sont activement recherchés par les personnalités politiques.

Twitter: un espace politique virtuel

De manière générale, les réseaux sociaux constituent un espace politique virtuel, dans lequel s'expriment et se mettent en scène les politicien-ne-s, afin de faire valoir leurs opinions, d'élargir leur électorat ou encore de se montrer plus proche des citoyen-ne-s. Depuis quelques années, l'usage de Twitter rencontre un certain succès lors des campagnes électorales. Qu'en est-il de la Suisse? À travers une courte interview, Anke Daniela Tresh, enseignante à l'IEP/Unil et responsable de l'étude électorale Selects à FORS, nous présente quelques chiffres et constatations.

Quel rôle jouent les réseaux sociaux dans la campagne électorale en Suisse? Twitter joue-t-il un rôle spécifique par rapport à d'autres réseaux sociaux?

Twitter, Facebook, Instagram etc. font partie intégrante de la campagne actuelle de tous les grands partis. Certains d'entre-eux, comme le PDC, ont même décidé de renoncer aux affiches ainsi qu'aux annonces publicitaires à l'échelle nationale, et d'investir en revanche dans la digitalisation de leur campagne. Selects, l'enquête électorale suisse financée par le FNS, montre que la proportion de candidat-e-s ayant recours à Twitter et Facebook a augmenté depuis 2007. En 2015, 68% des candidat-e-s ayant répondu à l'enquête ont déclaré avoir utilisé Facebook durant leur campagne, contre seulement 28% pour Twitter. Cette année, Selects mène une nouvelle

Selects Swiss Election Study

enquête afin d'étudier l'évolution de cette tendance.

Comment la plateforme Twitter est-elle mobilisée par les différents partis politiques suisses?

Selon l'enquête de 2015, entre 35-40% des candidat-e-s du PS, des Verts et des Vert'libéraux ont déclaré avoir utilisé Twitter. Ces rapports ne changent que peu en 2019. Selon les chiffres récoltés par le Digital Democracy Lab, les candidat-e-s du PLR, des Verts et des Vert'libéraux sont plus actifs sur Twitter que les candidat-e-s d'autres partis. Quant aux thématiques mises en avant sur la plateforme, on constate la place centrale du climat dans le camp rose-vert (PS, Verts, Vert'libéraux). L'Europe joue également un certain rôle pour plusieurs partis (UDC, PBD, Vert'Libéraux).

En somme, être actif sur Twitter constitue-t-il un avantage dans le cadre d'une campagne électorale?

Être actif sur les réseaux sociaux est presque devenu une obligation pour les candidat-e-s et les partis politiques, en Suisse comme ailleurs. Grâce aux réseaux sociaux et Twitter, il est plus facile pour les candidat-e-s de mener leur propre campagne.

Grâce à Twitter, les candidat-e-s mènent leur propre campagne plus facilement

De manière générale, la littérature scientifique internationale tend à montrer que l'avantage consiste

souvent à générer de l'attention pour sa candidature et ses thèmes, plus que de changer les opinions des gens. Twitter ou les réseaux sociaux ne constituent un avantage qu'à condition d'être utilisés de manière régulière et professionnelle, et seulement si son électorat potentiel est aussi actif sur ces réseaux (p.ex. électorat plus jeune). Il faut donc un grand investissement (ressources humaines, temps, finances) pour pouvoir en tirer profit. Toutefois, même si l'on dispose des ressources nécessaires, on ne peut pas renoncer aux outils traditionnels de campagne ou au contact en face à face avec les électeurs-trices. Finalement, en Suisse, l'influence électorale de Twitter et des réseaux sociaux reste à être démontrée. Dans la campagne de 2019, les candidat-e-s et les partis ont massivement recours à ces outils, mais le fait est que peu d'électeurs-trices les suivent sur les réseaux sociaux ou s'informent de la politique via ces plateformes. Selon la première enquête panel de Selects 2019, environ 38% des personnes ayant le droit de vote suivent l'actualité sur les réseaux sociaux (une nette augmentation par rapport au 12% de 2015), les médias traditionnels restant bien plus importants. Seul-e-s les candidat-e-s les plus connu-e-s ont un nombre important de *followers* et de *likes*. Donc, pour la majorité des candidat-e-s, les réseaux sociaux ne jouent pas un rôle décisif. •

Mathilde de Aragao

Forte demande, grands chiffres

Les réseaux sociaux, c'est aussi mesurable en de nombreuses heures, personnes et connections.

L'accès à Internet est devenu universel et presque une nécessité au XXI^e siècle. Il n'existe presque pas un coin du monde encore dépourvu d'Internet; à tel point que sur **7.7 milliards** de personnes sur terre, **4.4 milliards** y ont recours. De plus, parmi ces **4.4 milliards**, **3.5 milliards** sont actifs sur les réseaux sociaux. Pour le dire simplement, c'est en effet presque la moitié de la population qui est connectée.

Pour continuer sur l'avancée des réseaux sociaux, entre avril 2018 et avril 2019, il y a eu **202 millions** d'utilisateurs-trices de réseaux sociaux en plus, une progression assez fulgurante. Plus **d'un demi-million de personnes** rejoint la toile par jour. Les deux réseaux les plus populaires sont YouTube, avec **1.9 milliards**, et WhatsApp, avec **1.6 milliards** d'utilisateurs. De plus, la moyenne de temps passé sur les réseaux sociaux est de **144 minutes** par jour par personne. Assez de temps, donc, pour faire une belle sieste, faire ses lectures de cours ou encore commencer un nouveau hobby.

Et les chiffres suisses? Étonnamment, entre 2017 et 2018, il y a eu une perte de **4% d'utilisateurs** des réseaux sociaux, descendant ainsi à **55% de la population**. Cela s'explique en partie par la baisse d'utilisation de Facebook. Mais n'ayez crainte, les Suisses restent tout de même connecté-e-s, Smartphone et Desktop (ordinateurs et tablettes) réunis, en moyenne **5 heures par jour**.

N'oublions pas, bien sûr, le meilleur ami des universitaires, le moteur de recherche Google, qui est sollicité pour plus de **100 milliards** de recherches par mois. Si on fait le calcul, cela implique qu'il y a **40'000 recherches faites par seconde**. Et face à ce nombre monstrueux, Google se voit utiliser **0.01% de l'énergie mondiale**. Une manière, peut-être, de se questionner sur l'implication de l'utilisation des réseaux sociaux, et d'Internet. •

Yaelle Raccaud

It's (not) a match!

RENCONTRES • Les applications pour trouver l'amour se multiplient chaque année et deviennent toujours plus spécialisées. Un phénomène qui offre sans cesse de nouvelles options et qui ne laisse plus rien au hasard. Analyse des relations à l'ère du digital.

Le coup de foudre au premier regard sur le pont Alexandre III, ou un bousculement impromptu dans les escaliers suivi d'une longue relation épistolaire. Que d'images qui appartiennent désormais au passé ou aux films hollywoodiens. Aujourd'hui, la rencontre de l'âme sœur se fait plutôt les yeux rivés sur un écran avec une crampe au pouce à force de *swiper* vers la gauche pour éliminer les prétendant-e-s potentiel-le-s qui ne remplissent pas tous les critères requis.

Succès fulgurant

Une étude réalisée par l'entreprise App Annie montre qu'en France, parmi les dix applications pour lesquelles la population a le plus dépensé d'argent en 2018, six sont

consacrées à la rencontre amoureuse. La célèbre application Tinder se retrouve au pied du podium, après Netflix et Deezer. AdopteUnMec arrive en quatrième position, suivi de Badoo, Lovoo, Happn et en dernière position, l'éternel Meetic.

Un-e Français-e sur quatre déclare s'être déjà inscrit-e sur des applications de rencontre

Dans un article publié en mars 2019, le journal *Le Parisien* affirme qu'un-e Français-e sur quatre déclare s'être déjà inscrit-e au moins une fois sur

ces applications. Un chiffre conséquent, qui a plus que doublé au cours de ces douze dernières années.

Rencontres sexistes

Si ces applications donnent l'impression d'avoir le choix sur notre futur rencard, la réalité en est toute autre. Après avoir réalisé des recherches sur le fonctionnement de Tinder, la journaliste française Judith Duportail en est arrivée à des constats peu réjouissants. «C'est un système extrêmement abouti, capable par exemple de savoir combien de syllabes vous utilisez par mot, combien de mots par phrase, et qui analyse votre écriture pour évaluer votre QI», expliquait-elle dans une interview accordée au journal *Le Temps*. Une «note de désirabilité» – basée sur le

niveau de revenu, d'éducation, le succès sur l'application, «l'intelligence» supposée – est attribuée à chaque utilisateur-trice afin de lui proposer les partenaires les plus adapté-e-s. Et pour ce faire, les critères sexistes ne sont jamais bien loin: «Si Harry a un bon poste et gagne beaucoup d'argent, il obtient un bonus sur "sa note de désirabilité", alors que Sally, dans la même situation, obtient un malus», explique la journaliste. Et si on faisait simplement confiance aux interactions réelles? •

Judith Marchal

Presse people VS la Toile

VOYEURISME • Pas un jour ne se passe sans réseaux sociaux. Les stars l'ont bien compris et s'y exposent de plus en plus. Cette information instantanée, mais pas toujours spontanée, signe peut-être la fin de la presse people, présente depuis le milieu du XIX^e siècle.

Posted! Avec deux ou trois filtres et *hashtag* tendances, nos chères célébrités aux millions d'abonné-e-s devançant parfois la presse people. Mais d'où nous vient cet intérêt concernant la vie des célébrités? Depuis la naissance du *star-system*, entre les années 1920 et 1950, la vie des stars fait rêver. La presse people a été développée pour exposer la vie de ces personnalités publiques qui nous semblent inaccessibles et intouchables. Et pourtant...

Naissance de la presse people

Au début des années 1960, suite aux morts tragiques de James Dean et Marilyn Monroe, les stars passent du statut de divinités vivantes à celui de personnes lambda: désormais, elles ne sont plus intouchables. L'engrenage de la presse à scandale est lancé. Les stars sont traquées dans tous leurs faits et gestes par les paparazzis à l'affût du moindre dérapage. Leurs écarts font la une des magazines

people comme *Closer* ou encore *Public*, les magazines de presse à scandale les plus vendus dans les années 2000. On y retrouve par exemple Britney Spears le crâne rasé ou Michael Jackson exposant son premier enfant au balcon de son hôtel Berlinoise. L'image idyllique des stars est désormais brisée, et le public n'attend que leurs prochains déboires sentimentaux ou leur prochaine incarcération. A tel point que la presse déforme et invente des faits pour rendre les histoires plus croustillantes.

D'exemple à contre-exemple

Mais le succès des réseaux sociaux apporte une toute autre tournure à la gestion de l'image. Les années 2000 voient apparaître Twitter et Instagram. La presse people ne se doute pas encore que ce sont des concurrents de taille. En quelques secondes, une photo retouchée accompagnée d'un hashtag *#IWokeUpLikeThis* nous fait croire que la chanteuse Selena Gomez,



femme la plus suivie sur Instagram en 2019 avec ses 157 millions d'abonné-e-s, est tout aussi jolie au réveil que sur un tapis rouge. Ce contact facile avec les fans, Cristiano Ronaldo l'a également bien compris. Avec ses 182 millions de *followers*, il devance la chanteuse et demeure à ce jour la personnalité la plus suivie de cette plateforme. Les célébrités ne sont pas dupes: ce qui intéresse les fans, c'est de les voir dans la vie de tous les jours pour avoir l'impression de les connaître. Plus besoin de paparazzis pour les surprendre dans leur quotidien, désormais les stars ont toujours une

longueur d'avance. La rapidité de diffusion est un avantage crucial, un *post* ou une *story* Instagram permet de suivre en direct la vie de nos idoles, tandis qu'un magazine prend du temps à être confectionné. Cependant, même si la presse people perd de son influence, elle demeure toujours bel et bien présente et se met elle aussi à la page. Par exemple, *Closer* compte 40'000 *followers* sur Instagram et possède également une version en ligne. Pourtant, malgré le fait que les stars s'exposent d'elles-mêmes et que les paparazzis soient de moins en moins craints, c'est maintenant nous, population lambda, armé-e-s de nos téléphones portables, qui nous transformons en paparazzis à la vue d'une personne connue. La presse people a peut-être perdu de son ampleur, mais les célébrités ont-elles réellement le contrôle de leur image? •

Noemie Maria Villani

Révolutions en ligne

LUTTES • Les réseaux sociaux représentent un nouvel outil de communication pour les mouvements sociaux. Vecteurs de sensibilisation et de mobilisation, ils rassemblent et informent sur les luttes contre les discriminations. Quels sont les horizons ouverts par ce nouvel outil et quelle est son efficacité? Retour sur l'évolution des stratégies de communication.

Entre deux photos de chatons et de plages paradisiaques, les réseaux sociaux ont vu se développer une nouvelle catégorie de contenu: des publications engagées visant au changement social. Les discriminations raciales, sexistes et les autres problèmes sociétaux, tels que la crise climatique, y sont dénoncés par les internautes. Bien sûr, les humains n'ont pas attendu l'invention des réseaux sociaux pour lutter contre les oppressions. Mais les méthodes de communication et d'organisation étaient différentes avant l'arrivée du web, à l'image de la presse et des manifestations notamment. De nos jours, les réseaux sociaux ont révolutionné la communication: une publication ou un *hashtag* peuvent avoir un impact aussi fort qu'une manifestation.

Une publication ou un hashtag peuvent avoir un impact aussi fort qu'une manifestation

Ils sont aussi utilisés comme un outil de campagne pour les associations. Twitter, Instagram, Facebook et autres ont amorcé une nouvelle forme de résistance, plus accessible à tout un chacun.

Un aperçu direct des discriminations

Ce que les réseaux sociaux amènent tout d'abord aux causes, c'est une visibilité. Pas besoin de passer par des canaux compliqués pour s'informer, il est facile de lire des témoignages directs. Les comptes dédiés à la sensibilisation se multiplient: jouant sur un mélange de contenu humoristique, de chiffres et de faits, ils éduquent leurs *followers* sur des sujets difficiles. Le compte Instagram @maisoncestpasraciste poste par exemple des témoignages de situations racistes vécues. Souvent choquant, on peut y lire par exemple le témoignage d'une internaute qui raconte ce qu'elle a vécu au travail: son patron, ayant de la peine à prononcer son nom, lui a dit «Ah mais



c'est quoi ce prénom aussi? Ta mère, elle n'aurait pas pu t'appeler Martine pour t'intégrer?». Le format de publications de ces comptes (des *screenshots* de témoignages) permet de se sentir proche des victimes – sensibilisant ainsi sur ces causes de manière directe. Autre exemple glaçant, le compte @briserlesilence recueille les témoignages de femmes victimes d'agressions sexuelles. Postés sur ce compte, en noir sur fond violet, accompagnés du nom et de l'âge de la victime, les textes sont émotionnellement difficiles à lire. De plus, en sachant que moins d'une femme sur dix portera plainte après un viol, selon une étude française de l'Observatoire national de la délinquance et des réponses pénales, ce compte s'érige comme un médium qui permet la dénonciation systématique de ces crimes. Par leur format accessible, ces comptes démontrent qu'il est impossible de considérer le racisme et le sexisme comme révolus et qu'il reste du chemin à parcourir.

Action virale

En parallèle, certaines révolutions sociales émergent directement sur les réseaux sociaux. S'il fallait auparavant des manifestations concrètes, comme les Suffragettes qui planifiaient d'envahir le Parlement en 1910, il peut maintenant suffire d'un *hashtag* pour rassembler les gens et demander un changement. Le *hashtag* #MeToo en est un exemple poignant:

suite aux accusations d'agressions sexuelles perpétrées par le producteur hollywoodien Harvey Weinstein, l'actrice Alyssa Milano enjoint les victimes à témoigner, en utilisant le *hashtag*. 1.7 millions de *tweets* sont alors postés dans plus de 85 pays: l'objectif qu'elle cite dans son premier *tweet* – démontrer aux gens l'ampleur du problème – peut être considéré comme atteint. Il est donc intéressant de voir que ce genre de mouvements peut être lancé sans qu'il existe d'association déléguée ou d'organisation centralisée.

Les comptes dédiés à la sensibilisation se multiplient

Les réseaux sociaux permettent à certaines révoltes d'émerger de manière presque mystérieuse, par un *tweet* posté au bon moment, au bon endroit.

Nouvelle arme de communication

En outre de leur potentiel de sensibilisation, les réseaux sociaux sont également utilisés comme outil de communication par les associations. Tamara Knezevic, une des organisatrices de la Grève des Femmes du 14 juin à Lausanne, nous explique avoir beaucoup diffusé leurs activités via les réseaux sociaux (sur leurs pages Facebook nationales, cantonales et

régionales, leurs comptes Instagram et leur chaîne YouTube). Selon elle, les réseaux représentent aussi pour le collectif «un moyen simple mais efficace lorsqu'il s'agissait de réagir ou prendre position aux faits de l'actualité brûlante» et permet une communication directe avec les citoyens comme elle l'explique: «Notre mouvement a subi plusieurs critiques du côté des politiques et/ou certains médias, mais nous avons pu les saisir et répondre aux attaques régulièrement, afin de faire connaître à la population large, nos positionnements.» Les réseaux sociaux seraient-ils donc l'outil parfait pour lutter? Tamara Knezevic tempère cependant en ajoutant que «toute-fois, il ne faut pas les substituer aux luttes, qui elles, se mènent sur le terrain et en temps réel.

Il faut aussi faire avancer la cause sur le terrain

Ainsi, c'est la mobilisation effective des gens – sur les lieux de travail, d'études et dans l'espace public qui a fait de la grève un événement historique». Les réseaux sociaux sont révolutionnaires certes, mais il existe un risque de rester uniquement dans le numérique sans faire avancer la cause sur le terrain. •

Fanny Cheseaux

Environnement saturé

STOCKAGE • Suite aux ravages des feux en Amazonie, les consommateurs sont plus que jamais alertés sur les effets néfastes de l'achat de papier. Mais son alternative, le stockage en ligne, est-il vraiment bénéfique pour l'environnement? Zoom.

Si les médias communiquent beaucoup sur l'impact écologique que produisent le pétrole, les produits alimentaires d'origine animale ou encore l'industrie du textile, rares sont ceux qui mettent en lumière l'empreinte que laissent les supports numériques sur l'environnement.

Chaque action numérique est énergivore

Difficile en effet de nier les nombreux avantages pratiques qu'offrent le numérique: effectuer une recherche sur la Toile reste bien plus rapide que fouiller dans des archives papier, et envoyer un mail n'a jamais été plus facile de nos jours. Néanmoins, il est

bon de rappeler que chaque visionnage, envoi, téléchargement et stockage d'un document sont des actions énergivores. Outre le fait que les supports de visionnage – tels que les ordinateurs, téléphones portables et tablettes – possèdent un impact environnemental très important dans les étapes de fabrication, d'utilisation et de recyclage, les serveurs de bases de données et de stockage de fichiers seraient responsables des deux tiers de l'énergie consommée, selon le CNRS.

Dépolluer sa boîte mail

Toujours selon ledit organisme public de recherche, un serveur consommerait à lui tout seul 285 W/h (contre 10 en mode veille), un ordinateur portable entre 25 et 40 W/h (contre 5 en

veille), un moniteur classique 90 W/h (contre 8 en veille) et une box ADSL 60 W/h (contre 30 en veille).

Deux requêtes sur Google équivalent à l'énergie nécessaire pour faire bouillir de l'eau

A titre de comparaison, deux requêtes sur Google équivalent à l'énergie nécessaire pour faire bouillir de l'eau, tandis qu'une recherche Internet serait l'équivalent d'une tasse de thé bien chaud. A l'échelle mondiale, l'industrie informatique générerait à elle seule 2% des émissions de gaz à effet de serre, ce qui la place ainsi

devant l'industrie aéronautique. Ainsi, limiter le nombre de destinataires lors de l'envoi de courriels est conseillé, tout comme une bonne organisation de sa boîte de réception contribuera à faire diminuer l'impact écologique du stockage en ligne. Enfin, il va de soi qu'économiser les recherches Google, fermer les onglets inutilisés ou maîtriser son volume stocké en ligne ne peut être que bénéfique... des gestes qui sont donc applicables au quotidien par tout·un·chacun! •

Pauline Pichard

YouTube: le réseau social des autodidactes

AUTONOMIE • Que ce soit pour apprendre une langue, un instrument ou comment se laver les dents, YouTube est l'outil le plus pratique pour les autodidactes. Gratuit, il propose un catalogue infini et existe dans toutes les langues. Alors, est-il parfait?

YouTube propose des vidéos sur presque tous les sujets. Allant des classiques vidéos de chats tombant lamentablement d'un meuble à la version dix heures de *Despacito* en mauvaise qualité, il y en a pour tous les goûts. Cependant, en plus de l'aspect divertissant, le réseau social dispose d'un panel potentiellement infini de vidéos éducatives. Par exemple, plusieurs chaînes ont pour fil rouge la culture générale. Dans la francophonie, on peut notamment citer *Doc Seven* pour l'histoire et la géographie, *Hugo Décrypte* pour l'actualité et la politique, *Les revues du monde* pour l'histoire et l'archéologie ou encore *e-penser*, qui se consacre aux sciences. Ils ont pour but de vulgariser des informations *a priori* complexes afin de toucher un public large. Le réseau social au logo rouge propose aussi des vidéos réalisées par des enseignant·e·s sur des branches plus scolaires, comme les mathématiques, le français, ou encore l'allemand. Que

ce soit en guise de soutien aux cours ou juste par curiosité, il est donc possible de visionner des cours complets sur presque tous les sujets imaginables. En règle générale, il existe un tutoriel vidéo pour tout: bricolages pour apprendre à transformer des bouteilles de PET en tongs, construction d'éoliennes sur Minecraft, cours de cuisine expliquant comment couper du beurre lorsqu'il est trop solide, ou simplement des vidéos beauté...la liste est infinie.

Faut-il apprendre seul·e?

Par ailleurs, YouTube a révolutionné l'apprentissage d'instruments de musique. Bien qu'il fût déjà possible d'apprendre seul·e à faire de la musique par d'autres moyens, notamment par les livres, les vidéos présentent l'avantage d'être gratuites, plus ludiques, et pour beaucoup, plus pratiques. Surtout, il est très facile de trouver un tutoriel pour n'importe quel instrument, et pour

presque n'importe quel morceau. Le réseau social a ainsi contribué de manière significative à populariser l'apprentissage de la musique. A noter qu'il existe des tutoriels pour d'autres arts, comme la peinture, la photographie, le montage vidéo, le dessin et bien d'autres. On peut alors se demander s'il est bénéfique de valoriser l'apprentissage par soi-même. Bien moins cher que prendre des cours, plus accessible et offrant plus de liberté, l'autodidactisme demande aussi une rigueur importante. Le travail est uniquement

personnel et implique une forte motivation. Cette méthode d'apprentissage est alors souvent liée à une passion naissante, qui peut se développer au point de suffire à entretenir la motivation à travailler. L'autodidactisme ne convient donc pas à tout le monde, mais offre de grands avantages. Alors, est-ce qu'un·e élève suffisamment motivé·e peut se passer complètement d'un·e enseignant·e? Potentiellement, mais pas forcément. La différence majeure entre une vidéo et un·e professeur·e tient au fait que dans le premier cas, l'interaction n'est limitée qu'à un sens, alors que l'enseignant·e peut corriger l'élève. Il est ainsi important que l'élève autodidacte sache remarquer ses erreurs, sous peine de perpétuer une faute sur le long terme. Toutefois, apprendre par soi-même est avant tout un excellent moyen d'assouvir ses passions, et même d'en découvrir de nouvelles. •

Sacha Schlumpf



Narcissisme 2.0

IMAGE • Ces cinq dernières années, Instagram s'est imposé comme le réseau social par excellence. En plus de nous permettre, entre autres, de suivre le quotidien des célébrités, le média fétiche des millenials est propice à l'étalage, voire à la mise en scène, de sa propre vie.

«Instagram, ce réseau de narcissiques»: c'est la phrase laconiquement prononcée par bon nombre de personnes lorsqu'il s'agit de qualifier les utilisateurs-trices du réseau social le plus populaire du moment. Et pour cause: au vu de la quantité incalculable de *selfies* postés quotidiennement sur la plateforme, beaucoup d'utilisateurs-trices l'utilisent principalement comme vitrine d'exposition. Voyages, repas au restaurant ou soirées en boîte, chaque instant vécu est susceptible de finir sur le réseau social, dans l'optique – consciente ou non – de se distinguer au sein de son cercle social.

Satisfaire son égo

La cause de ce besoin constant de reconnaissance? Ce serait le manque de confiance en soi. Aussi, un fort taux de publication sur les réseaux sociaux serait inversement proportionnel à l'estime de soi. Du moins, c'est la thèse du sociologue Pierre Bourdieu dans son ouvrage *La Distinction. Critique sociale du jugement* publié en 1979, toujours aussi pertinente si on l'applique de nos jours à Instagram.

Une publication peut refléter notre capital culturel, social, et économique

Il semblerait que l'une des motivations intrinsèques à partager sur les réseaux sociaux réside dans le besoin de se faire remarquer non seulement dans les différentes classes de la société, mais aussi au sein d'un même groupe, car une publication peut refléter notre capital culturel, social et économique. Par ailleurs, ce besoin de renvoyer une image fantasmée de soi-même peut s'expliquer par la volonté de certain·e·s d'attirer un maximum d'abonné·e·s. Un comportement que Whitney Toyloy, Miss Suisse



2008 et influenceuse à ses heures perdues, déplore particulièrement: «Cela me fatigue de voir des *new post* à chaque *story* ou "avez-vous vu ma dernière publication?" en blâmant l'algorithme». Une chasse aux *likes* dont la Vaudoise se passerait désormais bien: «J'aimerais voir davantage de spontanéité, moins d'étalage de "regardez tout ce que je possède" et un peu plus de franchise.»

Algorithme et filtres

Reste à savoir comment captiver l'attention des gens. C'est peut-être simplement en leur montrant ce qu'ils ont envie de voir, à l'instar de l'algorithme Instagram qui recommande automatiquement des comptes similaires aux profils déjà suivis. Sont ainsi sacrifiés le naturel et la spontanéité, sans parler des retouches opérées par bon nombre d'utilisateurs-trices. Si certain·e·s n'utilisent que de simples filtres, eux-mêmes disponibles sur la plateforme, d'autres font appel à des logiciels pouvant modifier les photos de manière flagrante. Le plus célèbre d'entre eux reste *FaceTune* qui a pour ambition, selon le descriptif de l'application, de «donner un coup de jeune aux peaux ternes et pâles» ou encore de «lisser la peau, pour un teint de porcelaine»... des fonctions qui sont finalement symptomatiques du réseau social

faussée, voire corrompue de soi à qui ne sait prendre de la distance avec le réseau social.

Forger son sens critique

Face à ces paysages paradisiaques, ces repas gastronomiques et ces corps insidieusement retouchés – pour ne citer que cela –, difficile pour certain·e·s de ne pas se comparer.

Contre cette mise en scène, certains comptes oeuvrent pour la *body positivity*

– voire de la société –, à savoir une volonté d'unification des corps, particulièrement chez les femmes.

Instagram et son algorithme invitent à créer une fausse image de soi

À l'instar de *FaceTune* qui a le pouvoir de perfectionner son apparence, Instagram lisse les personnalités, renvoyant une image faussée, nous confirme Whitney Toyloy: «J'ai été parfois très étonnée de rencontrer certaines influenceuses en vrai et de les voir distantes, froides, voire un peu hautaines...alors que sur les réseaux, elles ont toujours l'air très enjoué et sympathique.» Un comportement hypocrite, qui n'échappe souvent pas à l'œil des abonné·e·s et peut détruire une *fan base* sur le long terme. La populaire Essena O'Neill en est l'exemple: elle en est venue à se retirer du réseau social, ayant reconnu avoir transformé sa vie en véritable fiction afin d'attirer un maximum d'abonné·e·s. Bien plus qu'un culte de la personnalité, Instagram et son algorithme invitent les créateurs-trices de contenu à renvoyer une image

Pour Whitney Toyloy, «il est nécessaire de garder une distance avec les réseaux sociaux, car les gens postent ce qu'ils décident de bien vouloir montrer et cela ne reflète pas toujours la réalité!». À l'aube de ses trente ans, la jeune femme insiste sur la nécessité de développer son sens critique et son amour-propre pour éviter de tomber dans le piège des réseaux sociaux. Pour faire face à cette aseptisation pour le moins toxique, certains comptes promeuvent la *body positivity* – ce fameux mouvement social en faveur de l'acceptation de tous les types de corps humains – sur un ton plus ou moins humoristique, comme le fait la comédienne Juliette Kats, alias @coucoulesgirls, qui ne manque pas d'autodérision et d'honnêteté! •

Pauline Pichard

Couvrir ou s'enrichir?

COUVERTURE MEDIATIQUE • Les médias ont pour rôle de relayer l'information sous couvert de neutralité. Mais les besoins économiques conduisent parfois la recherche du profit à l'emporter. Certains évènements sont médiatisés de façon beaucoup plus prononcée et insistante que d'autres. Comment l'expliquer?

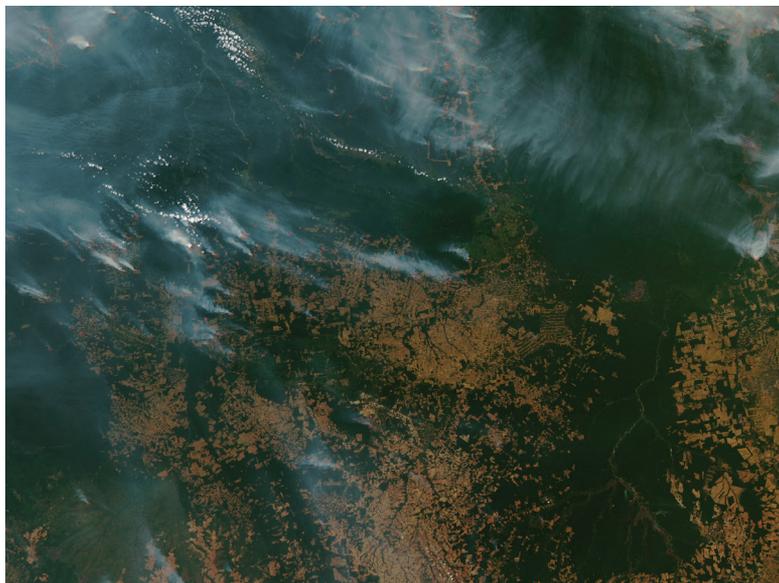
Le Brexit, l'Amazonie en feu, ou Donald Trump sont des sujets revenant de façon récurrente sur le devant de la scène médiatique. Avec une telle couverture, il est inévitable que leurs noms soient sur toutes les lèvres. Mais qu'est-ce que cette couverture médiatique? Cela décrit la façon dont sont diffusés certains sujets. Ainsi, l'information sera plus ou moins relayée auprès du public, ne suivant pas forcément un idéal d'objectivité. Au cours des derniers mois, certains sujets ont été fortement couverts par la presse.

Différents traitements

Mais pourquoi certains sujets se retrouvent davantage mis en avant, tandis que d'autres ne sont même pas mentionnés? Comme exemples frappants, la campagne présidentielle surmédiatisée de Trump en 2016, en opposition aux feux d'Amazonie, passés sous silence pendant des semaines. Ce sont, en réalité, des règles qui forment la «ligne éditoriale», qui représente l'ensemble des choix et décisions que prend un comité de rédaction, un-e directeur-trice de collection littéraire, un-e producteur-trice de radio ou un-e producteur-trice de télévision, pour se conformer à une ligne morale ou éthique définie.

Les médias doivent subsister économiquement

Par exemple, un journal sportif comme *L'Équipe* restera toujours axé sur sa ligne sportive et n'en déviara pas. Et des journaux régionaux garderont leur ligne éditoriale ciblée sur des sujets locaux. Il faut avant tout le voir comme un choix, comme le dit Fabian Muhieddine, rédacteur en chef adjoint du journal romand *Le Matin Dimanche*: «Il s'agit en fait d'un *deal* tacite entre le média et les lecteur-trice-s, qui sont ainsi conscient-e-s du genre de nouvelles qu'il peut s'attendre à lire dans un journal.» Etant donné qu'il est impossible de rendre compte



Les feux dans la partie sud-est de l'Amazonie.

d'absolument tout ce qui se passe quotidiennement dans le monde, le journal va fixer un certain nombre de règles pour sélectionner ses sujets. Cette notion de ligne éditoriale, qui dépend de chaque journal, démontre aussi qu'il n'y a en fait pas de recette miracle absolue, ni de sujet magique pour faire vendre, aucune règle générale que chaque média devrait suivre. «On sait par exemple que les galeries photos avec des petits chatons ont beaucoup de succès sur certains sites Internet. Mais pas sûr que les lecteurs de la *Neue Zürcher Zeitung* lui pardonneraient une telle stratégie», explique Fabian Muhieddine.

L'info en un clic

Entre l'apparition de nouveaux médias, l'éclosion d'Internet et les changements sociaux, les centres d'intérêts généraux évoluent, et la manière de choisir les sujets aussi. Y a-t-il donc eu un changement quant à la couverture médiatique ces dernières années? Selon le journaliste, «tous les journaux ont tendance à faire davantage de sujets magazines, avec plus d'analyse ou d'approfondissement». Ainsi, ils peuvent se différencier des autres médias comme Internet ou la radio. En effet, le web

essayant de les incarner à travers des personnages impliqués dans les dossiers» explique Fabian Muhieddine. Cela implique donc de mettre en priorité le bénéfique, car les médias se doivent de subsister économiquement et visent alors la même ligne éditoriale pour s'assurer de vendre et d'avoir un profit au minimum constant, ou mieux, croissant. Mais ensuite arrive la différenciation entre un média indépendant et un média appartenant à un groupe de presse ou à un privé.

L'information sera plus ou moins diffusée auprès du public

C'est ici que l'intérêt politique intervient. Fox News, chaîne d'information la plus regardée aux Etats-Unis, appartenant à un groupe, en est un exemple. Influente dans la société américaine, de nombreuses études montrent qu'elle pousse ses téléspectateur-trice-s à adopter des positions plus conservatrices en faveur du parti républicain. Un-e spectateur-trice regardant uniquement Fox News, de par ses idéologies, ne sera jamais poussé-e à penser différemment, et restera fixé-e sur ses opinions. Cette couverture médiatique est alors bien plus complexe qu'elle n'en a l'air, le tout étant de trouver un bon équilibre entre les intérêts des lecteur-trice-s, des journalistes, et les profits. •

Lou Malika Derder

est maintenant très utilisé pour se tenir informé, et une nouvelle fait le tour du monde en quelques minutes. Les journaux doivent donc apporter une valeur ajoutée, une réflexion, pour attirer les lecteur-trice-s. Ils ne peuvent plus se permettre de «simplement» transmettre l'information, comme se voulait leur rôle auparavant. Pour prendre l'exemple des feux en Amazonie, ce sont d'abord les réseaux sociaux qui ont permis au monde de prendre connaissance du drame, bien avant que les médias ne les mentionnent.

Trouver l'équilibre

Il faut aussi savoir trier, en tant que journaliste, rédacteur-trice, créateur-trice de médias. Trier les informations pour savoir quoi mettre en priorité, savoir comment choisir les informations à développer.

Trouver un bon équilibre entre les intérêts et le profit

«Une bonne stratégie, c'est de ne traiter ces sujets qui reviennent que lorsqu'il se passe réellement quelque chose d'important ou en

Ecolo, mais pas trop

PAROLES, PAROLES • Depuis une dizaine d'années, les labels «fair-trade» se multiplient. Pour ne pas perdre une clientèle toujours plus avertie, les grandes marques ne lésinent pas sur les promesses éthiques et durables. Mais sont-elles réellement tenues?



d'une certaine d'écolabels, la fondation néerlandaise *Changing Market* reste critique face à cette expansion *a priori* réjouissante: «Plutôt que d'être un accélérateur de changement positif, cette "avalanche" de certifications est source de confusion pour les consommateur-trice-s et l'industrie. Pire, selon la fameuse règle de la qualité qui doit l'emporter sur la quantité, nous pouvons même affirmer qu'elle fait obstacle à une consommation

Huile de palme, chocolat, textile, pêche en haute mer, bois d'acajou... La clientèle moderne est toujours plus attentive à la provenance et aux conditions de fabrication des produits qu'elle achète. En 2015, l'agence américaine *Nielsen* a révélé que plus de 70% des consommateur-riche-s – échantillonné-e-s à grande échelle dans 60 pays différents – sont prêt-e-s à payer davantage pour des produits à l'empreinte sociale et environnementale positive. Pour les individus se sentant souvent à la fois démunis et coupables face à la gravité des problèmes environnementaux et sociaux d'aujourd'hui, les labels font alors office de phare dans la nuit. Pas le temps de devenir expert-e; il faut leur faire confiance, les «laisser faire à notre place».

«Une source de confusion pour les consommateur-trice-s et l'industrie»

Se cacher derrière des logos

À l'heure actuelle, plus de 460 labels couvrant 25 secteurs différents sont recensés à travers le monde. Pour les trois quarts d'entre eux, ils ont émergé au cours des deux dernières décennies. Auteure d'un rapport passant au crible fin le véritable contenu

authentiquement durable.» La société développe une conscience verte – et c'est positif – mais malheureusement il s'agit trop souvent seulement de la couleur de l'emballage. Pour ne pas rester sur le quai face à ce train en marche, nombreuses sont les grandes marques qui essaient de camoufler leurs activités en faisant pression sur les agences distributrices de labels afin d'obtenir leur précieux sésame. L'exemple le plus connu est celui de MSC, mastodonte du label de la pêche durable, qui a accordé en 2014 son certificat à une compagnie indienne aux méthodes pourtant très critiquées. Jouant sur l'opacité des lois internationales – dont elles aiment à se dire victimes alors qu'elles en sont les premières bénéficiaires –, ce genre de compagnies font pression sur MSC et ses congénères pour qu'elles adoucissent leurs exigences et revoient leurs critères à la baisse. Touchant une part des ventes, et donc perdant rapidement leur impartialité, les «labelisateurs» résistent parfois, craquent trop souvent. Et dommage collatéral de ces négociations faites au cas-parcas: deux poissons vendus sous la bannière d'un même label peuvent être pêchés dans des conditions cruellement différentes. Pour *Changing Market*, il s'agit là du nerf de la guerre: «Les régimes de certification devraient systématiquement viser le niveau d'ambition le plus

élevé possible, ne pas développer des modules différents en fonction de leurs marchés-cibles, ne pas satisfaire les priorités des différentes entreprises.»

Manque de transparence

Toutefois, gare aux généralités: évidemment que derrière chaque colombe ne se cache pas un vautour travesti. Beaucoup de labels gardent leur honneur et leur charte intacts. Mais pour une poignée de pairs frauduleux, et malheureusement souvent influents, c'est la réputation et la crédibilité de tout un système qui est mise en danger.

«La certification fait obstacle à une consommation authentiquement durable»

Dès lors, comment faire pour le sécuriser? Le défi principal est de mettre de l'ordre dans les définitions mêmes de la durabilité, et surtout de les internationaliser. Sans les clarifier et les rigidifier à échelle mondiale, ce sont les législations nationales qui s'en emparent et les ajustent aux intérêts de leur économie locale. Et en l'absence d'organes de surveillance sérieux, la vague de flou sur laquelle surfent les appellations entretient, voire encourage les écarts. Alors oui, d'ici-là, prenez le temps de lire ce que les étiquettes vertes vous disent dans les supermarchés, mais surtout prenez le temps de réfléchir à ce qu'elles ne vous disent pas. •

Thibault Nieuwe Weme

Chronique polémique

Partir en roue libre

Les trottinettes électriques prennent de plus en plus de place dans nos villes. Transport révolutionnaire ou danger public?

Les trottinettes électriques ont la cote. En dix ans, leur importation en Suisse est passée de 8'500 en 2008 à 25'800 en 2018. Maniables, légères et silencieuses, elles sont en effet un bon moyen de relier rapidement et de manière ludique deux points de rendez-vous. L'e-trottinette peut facilement se substituer à la voiture, ce qui permet de limiter les nuisances de celle-ci, surtout en ville. Ce nouveau moyen de locomotion électrique diminue donc la pollution sonore et environnementale. Cependant, la trottinette n'est pas la solution miracle aux problèmes environnementaux. En effet, la batterie est entre autres constituée de lithium, un métal difficile à extraire et à fort impact écologique. Avec l'essor de ce nouveau moyen de transport, le nombre d'accidents est évidemment voué à augmenter. Il n'existe pas encore de statistiques dédiées à ce type d'engins, mais il en ressort tout de même qu'une grande partie des accidents sont dus à une vitesse excessive et des protections négligées. Le TCS rappelle que le port du casque n'est pas obligatoire, mais fortement recommandé. Le cadre légal demeure encore très flou sur ce moyen de locomotion. Considérée comme un cyclomoteur léger par la loi, la trottinette électrique se trouve donc à cheval entre le vélo et le «jouet», comme le hoverboard. L'utilisateur-trice roule sans permis dès 16 ans, et ce uniquement sur la route. L'e-trottinette cherche donc encore sa voie dans la jungle routière, comme à Zürich, où la société Lime – qui propose ces engins en libre-service – s'est vue retirer son autorisation dernièrement, car non conforme au code de la route suisse. Malgré tout cela, son usage quotidien restera toujours plus avantageux, d'un point de vue écologique et pratique, que celui de la voiture. •

Vicenzo Guzzardi

La dystopie, miroir de nos peurs

CRITIQUE • Les dystopies connaissent aujourd'hui un grand succès. Pourquoi ces récits, qui mettent en scène une société proche de la nôtre mais qui aurait pris de sombres chemins, fascinent autant?

La dystopie, ou étymologiquement L«lieux» (topos) «mauvais» (dys), désigne un genre narratif qui connaît plusieurs variantes, mais qui dépeint généralement des sociétés dans lesquelles les citoyens sont sous la menace – consciente ou non – d'un danger. Si le genre s'est surtout développé au début du XX^e siècle, il connaît actuellement un succès sans précédent. Il existe ainsi aujourd'hui de nouveaux ouvrages, films ou encore séries dystopiques. Comment expliquer un tel phénomène?

Jouer de nos craintes

Certains récits dystopiques se construisent sur des peurs communes, souvent liées à l'évincement de valeurs universelles, comme la privation de liberté. C'est le cas dans le

roman *Le Passeur* de Lois Lowry, où les citoyen-ne-s vivent dans une société sous-tendue par une idéologie eugéniste et fonctionnaliste. Les êtres humains sont déshumanisés, se voient assigner une seule fonction dans la société, n'éprouvent aucune émotion et sont privés de relations sociales.

Ces narrations ne manquent pas de déconcerter

Les dystopies peuvent aussi se charger d'un message politique, souvent en lien avec l'actualité: l'auteur-trice dénonce alors un dysfonctionnement de la société contemporaine et alerte son public des éventuelles répercussions d'une situation qui lui paraît déjà

critique. Avec les problématiques menaçant nos sociétés, telles que le réchauffement climatique, la montée du populisme, le terrorisme, ou encore le développement rapide des technologies, il ne paraît pas étonnant que les récits dystopiques soient un phénomène qui prend de l'ampleur.

Des mondes anticipés

C'est surtout ce genre précis, la dystopie appelée anticipatrice, qui est aujourd'hui populaire. Dans cette veine, le récit de Margaret Atwood *La Servante écarlate*, bien que paru en 1985, demeure l'un des plus gros succès de ces dernières années grâce à la série qui s'en est inspirée. L'œuvre dénonce les inégalités entre les genres, et la place des femmes dans la société, encore trop souvent considérée comme

moindre par rapport à celle des hommes. Dans la série *Black Mirror*, ce sont les conséquences des évolutions technologiques qui se retrouvent au cœur des préoccupations. Au fil des épisodes sont abordées les différentes questions de l'intelligence artificielle, des machines autonomes, de la protection des données sur Internet, ou encore de l'omniprésence des réseaux sociaux dans nos vies. Si ces narrations ont d'abord pour but de divertir, elles ne manquent également pas de déconcerter. Qu'on en ressorte plus critique et conscient-e de certaines réalités, ou non, les dystopies ne laissent assurément pas le public indifférent. •

Mélanie Barbosa Lourenço

Sorry Honey

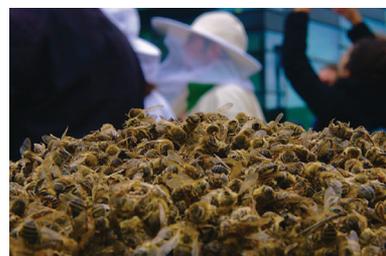
NATURE • Si nous avons des fruits et légumes dans nos assiettes, c'est principalement grâce au travail fourni par les abeilles. Malgré cela, la population de cet insecte diminue drastiquement depuis des décennies. Un phénomène qui a de quoi inquiéter.

En seulement trente ans, on présume que les populations d'insectes ont été réduites de 75% dans différentes régions du monde. En Suisse, environ 40% des espèces d'insectes sont menacées.

L'abeille remplit une fonction essentielle à l'équilibre environnemental

Une des grandes victimes de ce fléau est aussi le plus grand pollinisateur sur terre: l'abeille. Elle remplit pourtant une fonction essentielle à l'équilibre environnemental et à notre survie en fécondant les fleurs, leur permettant ainsi de se développer en denrées. Environ 84% des espèces cultivées en Europe dépendent directement des pollinisateurs, ceux-ci

étant à 90% des abeilles. Sans elles, il faudrait dire adieu à la plupart des fruits, légumes et épices, mais aussi au cacao et au café. Pourtant indispensables à notre survie, les abeilles disparaissent en masse aux quatre coins du monde. Ce phénomène, appelé «syndrome d'effondrement des colonies d'abeilles», gagne en importance au fil des décennies, laissant les apicultrices et les apiculteurs face à des ruches vides. Les causes de ces disparitions sont multiples: pesticides, ondes électromagnétiques, réchauffement climatique,



mauvaise nutrition, stress et appauvrissement de la biodiversité en sont quelques exemples. Notre sécurité alimentaire s'en trouve menacée et cette extermination massive engendrera des problèmes non seulement environnementaux, mais aussi économiques.

Disparition planétaire

Durant les trois premiers mois de 2019, le nombre d'abeilles mortes au Brésil s'élèverait à plus de 500 millions. Une hécatombe coïncidant avec l'arrivée au pouvoir de Jair Bolsonaro et l'autorisation donnée à l'utilisation de centaines de nouveaux pesticides. Loin de représenter seulement un danger pour les abeilles, 40% de ces produits seraient également hautement toxiques pour l'être humain. Mais le continent américain n'est pas le seul à voir ses butineuses trépasser. Dans certaines régions de Chine, les

abeilles ont complètement disparu sous les effluves de pesticides.

Les populations d'insectes ont été réduites de 75%

Les paysan-ne-s locaux-les ont pu constater que l'absence de pollinisateurs impliquait un rendement insignifiant de leurs cultures. Pour surmonter ce problème, certain-e-s agriculteur-trice-s du pays ont opté pour la pollinisation humaine. Ainsi, des centaines d'employé-e-s muni-e-s de pinces et de boîtiers de pollen fécondent les fleurs à la main. Un travail gigantesque donnant l'image, peut-être future, d'un monde sans abeilles. •

Marine Collet



QUE FAIRE POUR QUE MON AVIS COMPTE ?

1

REJOINS L'ASSEMBLÉE DES DELEGUÉ-E-S DE LA FAE

C'est seulement trois fois par semestre !

2

REJOINS LE BUREAU EXÉCUTIF

Ok, là ça prend quand même un peu plus de temps
(Mais on a du café)

3

REJOINS LA PLATEFORME OCBE

Si tu es boursier/ère du canton de Vaud
et souhaites défendre tes pairs

4

N'EFFACE PAS DIRECTEMENT NOS MAILS (STP)

Lis-les d'abord !

POUR PLUS D'INFOS : FAE@UNIL.CH

FAE-UNIL.CH

Sacré Charlemagne!

ÉDUCATION • Chaque pays développe un type de scolarisation qui reflète bien souvent ses valeurs dominantes. Les écoles nordiques se retrouvent de façon récurrente au sommet de l'échelle des performances des systèmes scolaires. Mais quelles sont les caractéristiques d'une telle réussite et comment pourrions-nous les transposer dans nos établissements scolaires?

La formation des enfants et des jeunes adultes se retrouve souvent au cœur des débats politiques. De multiples questions reviennent fréquemment sur le devant de la scène, surtout en période de rentrée scolaire; faut-il réduire les effectifs, les enseignant-e-s sont-ils-elles assez bien formé-e-s, qu'en est-il de leur salaire? Il est légitime de se préoccuper de nos systèmes éducatifs car la part du PIB consacrée à l'éducation nationale est souvent très élevée – environ 6% en Europe, ce qui se traduit en une cinquantaine de milliards d'euros dans le cas de la France. Malgré ces fréquentes remises en question et l'argent massivement investi, nos systèmes scolaires sont loin d'être parfaits; ils reproduisent les inégalités sociales au lieu de les effacer – sous le couvert d'un discours méritocratique constamment mobilisé. Les statistiques sont alarmantes. D'après les chiffres de l'économiste français Camille Peugny, sept enfants de familles ouvrières sur dix demeurent cantonnés à des emplois d'exécution, alors que 70% des enfants de cadres exercent une profession dans l'encadrement après leurs études.

L'importance donnée à l'égalité se traduit par un système éducatif plus juste

Particularités du Nord

Néanmoins, dans cette chasse aux inégalités, certains pays s'en sortent mieux que d'autres. Les pays scandinaves (Danemark, Norvège et Suède) ou nordiques (Finlande et Islande) sont reconnus pour promouvoir la mobilité sociale et l'égalité des sexes. Selon Nadia Spang Bovey, enseignante à l'Université de Lausanne au sein de la section des sciences du langage et de l'information, «les systèmes scolaires sont très différents d'un pays à l'autre, et il me semble qu'ils reflètent assez fortement les valeurs et les représentations



sociales dominantes». L'égalité placée au centre de ces sociétés se traduit alors par un système éducatif plus juste. Effectivement, la Finlande est toujours dans les premières de classe selon les résultats du Programme International pour le Suivi des Acquis des élèves, publiés tous les trois ans. Par exemple en 2015, parmi les membres de l'OCDE, la Finlande se positionnait en 7^{ème} place pour les mathématiques et en 2^{ème} place pour les sciences et la lecture. En comparaison, la Suisse se situait respectivement aux 3^{ème}, 12^{ème} et 22^{ème} places.

Les quatre piliers fondateurs

L'excellence de l'enseignement finlandais se caractérise par au moins quatre spécificités. Le premier pilier d'une bonne éducation serait l'égalité d'accès à l'école; en effet, malgré des origines sociales différentes, chaque enfant se voit offrir les mêmes possibilités d'apprentissage. La Finlande souhaite préparer l'ensemble des futur-e-s citoyen-ne-s, et non pas une élite. C'est pourquoi l'école publique et les repas sont gratuits, les transports sont en partie payés par l'Etat, mais c'est surtout le soutien académique individualisé qui favorise la réussite de tous. Par conséquent, chaque élève reçoit dès la primaire la possibilité d'obtenir gratuitement ce soutien afin d'éviter le cumul de lacunes, qui

engendrerait un probable échec scolaire. Nadia Spang Bovey affirme à ce propos que c'est «un système scolaire qui met beaucoup l'accent sur le bien-être des élèves, comme c'est le cas d'autres structures sociales dans ces pays». Troisièmement, les enseignant-e-s sont hautement qualifié-e-s, leur métier est tout aussi prestigieux que celui d'avocat-e ou de médecin. Leur formation est donc exigeante et ce sont les meilleur-e-s étudiant-e-s qui deviennent professeur-e-s. Conséquemment, l'enseignement dispensé est excellent et les élèves réussissent tout simplement mieux leurs études. Le quatrième pilier concerne la gestion du système éducatif, qui est partagée entre les autorités nationales, les instances municipales et les établissements scolaires. Cette décentralisation favorise alors la discussion et la prise de décision des comités locaux, au plus proche des particularités territoriales.

Plus d'humanité et d'écologie

C'est dans cette logique égalitaire et humaniste que le lycée Darwin, à Bordeaux, a ouvert ses portes en 2016. Les lycéen-ne-s suivent des cours classiques mais aussi des ateliers interdisciplinaires; l'intelligence collective et l'entre-apprentissage étant au centre de cette pédagogie innovante. Les élèves sont également sensibilisés à l'écologie et à la permaculture. En effet, l'environnement occupe une

grande place dans l'enseignement dispensé car c'est une préoccupation majeure pour cette génération qui voit le déclin de notre planète. Nadia Spang Bovey est elle-même «convaincue qu'un apprentissage en situation authentique ou quasi-authentique permet aux étudiant-e-s d'ancrer leurs connaissances, de devenir capable de les mobiliser de manière créative et d'être sensibilisé-e-s à l'impact de leur actions sur le monde». De plus, chaque matin et soir, les élèves et les enseignant-e-s se retrouvent en toute simplicité sur des canapés pour discuter des points positifs et négatifs de leur journée. Tout comme dans le système finlandais, l'individu est pris en compte dans toute sa complexité et sa différence.

L'individu est pris en compte dans toute sa complexité et sa différence

Une solution d'avenir?

Finalement, ne suffirait-il pas de redonner une vraie valeur à la singularité individuelle de chacun-e? En pratique, il faudrait s'inspirer de l'expérience finlandaise et des diverses expérimentations européennes – qui restent malheureusement encore en marge, car ce sont souvent des écoles privées aux places rares et chères. Ainsi, en remplaçant la concurrence abusive des établissements et des élèves par une vision humaniste et égalitaire de la société, le système scolaire et les citoyen-ne-s se porteraient certainement bien mieux. •

Carmen Lonfat

Des p'tites feuilles, des p'tites feuilles

APPRENDRE • Après les techniques analogiques, aléatoires ou encore du brainstorming, celle du *mind mapping* est promue par bon nombre d'éducateurs et de psychologues depuis quelques années. Décryptage de la théorie pour réussir ses études.

En cette période de rentrée universitaire, nombreux sont ceux qui cherchent à utiliser leur temps à bon escient et à stimuler leur réflexion. Le concept de carte heuristique, plus communément connu sous le nom de *mind map*, semble être l'outil idéal pour canaliser sa pensée et nourrir sa créativité. Cette méthode n'est pas si récente: elle aurait en effet été utilisée par le philosophe néoplatonicien Porphyre de Tyr au III^e siècle de notre ère. Il fallut néanmoins attendre 1970 pour que le psychologue britannique Tony Buzan la théorise. Une *mind map* représente visuellement les associations orchestrées par le cerveau. Le théoricien suggère en premier lieu de formuler une problématique à placer au milieu d'une page blanche. Il est ensuite possible de

laisser affleurer les idées et d'associer ces dernières à des traits rayonnant du centre vers l'extérieur. Il en résulte des branches aux courbes organiques et conformes aux processus neuronaux, s'opposant ainsi aux traditionnelles lignes droites.

Une parure colorée, semblable à une frondaison d'automne

Naturellement ennuyé par la monotone rigidité, l'esprit humain est peu enclin à la supporter. Il lui préfère une ondulante beauté. Le bel arbre, fraîchement créé, peut revêtir une parure colorée, semblable à une frondaison d'automne.



Cultivons notre jardin

L'application pratique dans le cadre des études universitaires peut se décliner sous plusieurs formes. Pourquoi ne pas envisager de synthétiser ses cours en une carte heuristique? Il serait ainsi possible de réunir l'intégralité des connaissances déployées tout au long de

l'enseignement. La matière harmonisée, les terminaisons de chaque branche pourraient être le sujet d'une *flashcard* – outil favorisant la mémorisation. Exercice par excellence, la dissertation se prête volontiers à l'usage du *mind mapping*. A partir d'une problématique donnée croît un tronc d'où s'élèvent des branches feuillues. Si les feuilles sont des arguments, les branches des thèmes, le plan émerge alors sous l'apparence d'un arbre. Et comme disait Gustave Flaubert dans ses *Correspondances* (1854): «Il faut que les phrase s'agitent dans un livre comme les feuilles dans une forêt, toutes dissemblables en leur ressemblance.» •

Carmen Lonfat et Pauline Pichard

Dessine-moi un loup

SCULPTURE • Nikola Zaric (1961-2017), célèbre artiste lausannois, nous a malheureusement quittés en août 2017, en nous léguant de nombreuses sculptures qui peuplent désormais nos villes, nos campagnes et même notre campus.

Après une enfance passée entre la Yougoslavie et les Pays-Bas, Nikola Zaric et sa famille s'établissent définitivement en Suisse en 1974. Après le lycée, le futur sculpteur étudie les sciences forestières à l'EPFZ (Ecole Polytechnique Fédérale de Zurich). Diplômé en 1985, il entre par la suite à l'Ecole supérieure d'arts visuels de Genève. Ces deux passions se rejoignent alors pour n'en former plus qu'une: la représentation de la relation entre les êtres humains et les animaux.

Nostalgie animalière

Toujours proche de la terre et de la forêt, ses figures anthropomorphes (ou zoomorphes) se présentent en pleine transfiguration, comme en témoigne Zaric lui-même «Chacune de mes sculptures est l'expression du lent cheminement vers un état de grâce». En effet, pour arriver à de telles créations, il modèle tout d'abord la terre glaise afin d'en

extraire une figure dont il fait un moulage. Il coule dans ce dernier le béton qui se pétrifie en un personnage définitif. Il assemble alors les différentes parties de cet être, laissant visibles les jointures. La surface de leur corps est d'ailleurs marquée par le passage des différents outils dont use l'artiste pour leur donner forme.

«Chacune de mes sculptures est l'expression du lent cheminement vers un état de grâce»

Ce dernier a d'abord travaillé en extérieur avec pour outil la tronçonneuse, avant de se plonger dans l'humidité d'une cave, et il achève, ensuite, ses dernières œuvres dans une ancienne étable située à

Lausanne. Dès les années 1990, ses sculptures quittent leur socle pour s'immiscer dans les paysages. Les sculptures semblent être alors surprises en pleine promenade, que ce soit au milieu des arbres, des prés ou des montagnes comme c'est le cas en Valais. En effet, depuis 2014, quatre œuvres de Zaric se tiennent à la cabane du Trient à plus de 3000 mètres d'altitude. Depuis septembre, l'une d'elle, une femme-lièvre, a même gagné le droit d'y demeurer définitivement grâce à un *crowdfunding* qui a récolté plus de 38'000.- CHF.

Un étudiant atypique

En 2013, un nouvel élève fait sa rentrée à l'Université de Lausanne. Il a les oreilles pointues, le museau fin et un visage futé, car c'est un... homme-loup. Ce dernier, né des mains de Zaric en 2012, s'installe sous le chêne de Napoléon à côté de la banane, sur le banc même où se



serait assis l'empereur. Intitulé *Homloup y es-tu?*, l'œuvre tourne son regard de ciment vers le lac où il s'y plonge rêveur. A son arrivée à Dorigny, il revêtait un beau costume rouge qui a aujourd'hui perdu sa couleur et demeure gris. Calme et apaisé, cet étudiant d'un nouveau genre se repose sans doute quelques instants avant son prochain cours. •

Samantha Formaz

Envole-moi

VOLER • Le parapentisme promeut de nouvelles pratiques de vol et de montagne depuis ses débuts en 1978. C'est un outil sophistiqué et léger qui permet de s'affranchir des contraintes de la marche. Les alpinistes s'en servent alors autant pour descendre que pour gravir ou survoler des sommets.

La gravité nous alourdit et nous prive de notre liberté. Sans elle, nous serions en constante apesanteur et côtoierions les oiseaux. Ce rêve d'envol a obsédé de nombreuses générations avant de finalement se réaliser. Effectivement, dès l'Antiquité, la littérature arabe et chinoise racontent des histoires de sauts depuis des tours, freinés par un cerf-volant ou un manteau. Le savoir-faire se perfectionne jusqu'en 1797, avec la naissance du premier parachute moderne. Cette technologie est ensuite reprise par les militaires pour étendre leur force à l'espace aérien durant les deux guerres mondiales. Il s'agit alors seulement de ralentir une chute par nécessité.

Pour le plaisir

La nécessité de sauter depuis un avion ou un hélicoptère réduit drastiquement les possibilités du parachutisme. Pour s'épargner cette contrainte et voler depuis n'importe où, il faut utiliser les pentes comme piste de décollage. Les hommes-oiseaux commencent ainsi à expérimenter le vol en deltaplane, où le ou la pilote est allongé-e sous une aile en forme de delta. Malheureusement, la rigidité de la structure qui accueille la personne aux commandes complique fortement le transport. Le vol libre connaît alors une véritable révolution en 1978, avec le premier vol en parapente sur les pentes de Mieussy, en Haute-Savoie. Avec une aile légère et une structure souple, ce sont des ficelles – appelées des suspentes – qui maintiennent le pilote dans sa sellette. Malgré la fragilité apparente de cette structure, ce sont des matériaux solides qui ne fondent pas au soleil. De quoi provoquer la jalousie d'Icare.

Les alpinistes fuient la descente en s'éclipsant en parapente des sommets

Pour les alpinistes

D'ailleurs, au lieu de s'échapper d'un labyrinthe impénétrable, les alpinistes fuient l'interminable descente en



Un alpiniste au-dessus du glacier du Trient en Valais.

s'éclipsant en parapente des sommets. Si pendant de nombreuses années le parapente a évolué loin de l'alpinisme à cause de son poids et de l'incertitude de pouvoir décoller, depuis quinze ans, c'est la course à la légèreté; les suspentes et la voile sont affinées jusqu'à ce qu'elles ne pèsent pas plus qu'une bouteille d'eau minérale. Avec moins de deux kilos dans le sac, il est désormais possible de l'emporter partout. Une myriade de nouvelles possibilités éclaire ainsi les yeux des alpinistes. Les alpinistes et guides de Chamonix se retrouvent par exemple au sommet du Mont-Blanc pour décoller en compagnie du soleil couchant. D'autres expérimentent de longues courses sans avoir à se soucier de la descente qui se fera en un court mais magique instant de vol. Les plus chevronné-e-s, comme les alpinistes de l'extrême Ueli Steck ou Julien Irilli, relient le pied de plusieurs sommets afin de les gravir le plus rapidement possible.

À l'extrême

Antoine Girard est devenu un spécialiste des vols-bivouacs, et a parcouru des milliers de kilomètres en parapente. Il détient d'ailleurs de nombreux records, comme le plus haut vol en altitude à 8'157 mètres au-dessus du Broad Peak, ou encore le plus grand vol de distance au Pakistan, de 248 kilomètres. Pour lui, l'alpinisme dans l'Himalaya est particulièrement pénible car «les approches sont trop longues, les allers-retours d'acclimatation sont monotones et le ratio plaisir/alpinisme/attente n'est pas assez

équilibré. L'amour de la montagne est toujours présent, mais ma voie est ailleurs; ou, plutôt, différente». Il utilise alors son parapente pour passer d'une vallée à une autre et s'économise des semaines – voire des mois – de marche: «j'ai rapidement compris que la voile n'était pas qu'un simple outil de descente: le parapente offre de nombreuses possibilités».

Le paralpinisme permet d'envisager la montagne sous de nouveaux aspects

Avec l'alpiniste Julien Dusserre, ils souhaitent ouvrir une nouvelle voie d'escalade dans une face du Langtang encore vierge en Himalaya, encore impossible d'accès à pied, mais pas en volant. Les thermiques particulières à cette vallée permettent de prendre de l'altitude et d'atteindre le départ de la voie. Le paralpinisme permet alors d'envisager la montagne sous de nouveaux aspects et le parapente est utilisé comme un nouvel outil. Bien que nos montagnes fondent, elles resteront accessibles par les chemins ou par les airs: tout reste encore à inventer. •

Carmen Lonfat

Sortez couvert

SEXE • D'une compétition à une autre, les athlètes olympiques visitent diverses contrées. Plus qu'un simple voyage touristique, ils-elles en profitent pour goûter aux plaisirs sexuels locaux.

Les sportif-ve-s de haut niveau passent bien souvent plus de temps ensemble qu'avec leurs familles. Leur profession les amène effectivement souvent à voyager à l'autre bout du monde pour participer à des championnats ou à des compétitions internationales. Loin des leurs, ils-elles devraient uniquement se concentrer sur l'entraînement, qui consomme tout leur temps et leur énergie. Mais concrètement, les besoins d'ordre sexuel font assurément partie de leur quotidien. Loin d'être livré-e-s à eux-mêmes sur le plan intime, ils-elles doivent parfois se plier aux exigences de leur entraîneur-euse. L'équipe nationale suisse de football par exemple se résigne à l'abstinence durant ses stages d'entraînement, bien que si ces derniers durent plus d'une semaine, les rapports sexuels sont modérément autorisés. De cette façon, les joueur-euse-s seraient plus enclin-e-s à respecter la discipline et l'harmonie du groupe. Les Jeux Olympiques réunissant les meilleur-e-s sportif-ve-s du monde; nombreux sont ceux/celles qui en profitent pour apprendre à se connaître dans les moindres détails. Les organisateur-trice-s des derniers JO d'hiver de P'yongch'ang, en Corée du Sud, avaient prévu de distribuer 110'000 préservatifs, ce qui équivaut à près de 38 préservatifs par athlète pour une moyenne de plus de deux préservatifs par jour et par personne. Mais la médaille d'or revient au Brésil, avec plus de 450'000 bouts de latex distribués. Les sportif-ve-s olympiques semblent avoir pleinement profité de leur séjour à Rio de Janeiro, en 2016. En définitive, le sport est apprécié pour ses bienfaits physiologiques mais apparemment aussi pour son aspect plus sensuel. •

Carmen Lonfat

Ci naît Madame

Les cinéphiles ont de quoi se rassasier en ce mois d'octobre, la cinémathèque suisse propose de (re) découvrir les films de l'un des réalisateurs les plus atypiques du cinéma indépendant américain, Jim Jarmusch. Il partage l'affiche avec la fameuse cinéaste de la nouvelle vague Agnès Varda, décédée en mars dernier. Elle laisse derrière elle une œuvre humaniste et couronnée de nombreuses reprises. Son travail est si riche – en photographies, sculptures et films – que la rétrospective se fera en deux parties.

Cinémathèque suisse, Lausanne, de septembre-octobre 2019.

Du trottoir au musée



Le temps d'une expo, le Mudac se transforme en magasin de baskets. Ce ne sont pas moins de 160 paires qui jonchent les murs des salles. L'exposition, axée sur l'aspect collaboratif autour de la *sneaker*, décline cette chaussure sous différents angles.

L'occasion de découvrir des paires issues de partenariats originaux, mais aussi de véritables oeuvres d'art à mettre aux pieds.

Exposition «Sneaker Collab», Mudac, Lausanne, jusqu'au 26 janvier 2020.

Deux guitares endiablées

Vibrez au son des guitares acoustiques de Rodrigo et Gabriela le 11 novembre aux Docks. Ce duo formé au Mexique est sûr de vous faire voyager:



leurs compositions sont entraînantes et émouvantes et leurs reprises – notamment de *Stairway To Heaven* – sont un nectar pour les oreilles. *Tamacun*, leur composition la plus connue, est une prouesse d'harmonie et de coordination. A ne pas louper, pour rester bouche-bée devant leur dextérité musicale et leur complicité sur scène.

Feuilles recto verso!

On l'attendait avec impatience: la réouverture du Musée de l'Art Brut après des mois de travaux! Quoi de mieux que de commencer son semestre sous l'auspice de la culture. Et c'est l'exposition «Carlo Zinelli, recto verso» qui ouvre le bal à cette nouvelle saison culturelle. Créateur italien, Carlo Zinelli est une des figures majeures de l'Art Brut. Ses œuvres, assorties pour la plupart d'inscriptions, se caractérisent par la répétition de certains motifs et les nombreux changements de point de vue et d'échelles. Venez donc à la rencontre de cet auteur, qui impressionna tant Jean Dubuffet!

Exposition «Carlo Zinelli, recto verso», Musée de l'Art Brut, Lausanne, jusqu'au 2 février 2020.

La couleur du gris?

Pour les passionné-e-s de couleur et d'histoire, une conférence est tenue par Michel Pastoreau à la Fondation de l'Hermitage, à l'insu de l'exposition «Ombres de la renaissance à nos jours». Le conférencier est un fameux historien, connu pour ses ouvrages sur les couleurs, les images et les symboles. Rendez-vous donc au musée spécialiste des beaux-arts à Lausanne pour une conférence haute en pigments.

Conférence: Gris, couleur de l'ombre par Michel Pastoreau, Fondation de l'Hermitage, le jeudi 17.10.2019 à 18h30.

Et aussi...

Théâtre – Eugène Ionesco – Le Roi meurt – TKM – du 29.10. au 17.11.2019.

Exposition – Les photographes des Docks : La lumière de l'ombre – Les Docks – du 2.09. au 31.10.2019.

Cinéma – Rétrospective Jim Jarmusch du 22.08 au 11.10.2019 + Hommage à Agnès Vardas (1ère partie) – Casino de Montbenon – du 17.08. au 29.10.2019.

Exposition – De Terre et de soie – Fondation Baur – du 19.09.2019 au 20.01.2020.

Musique – Rodriogo y Gabriela – Les Docks – 11.10.2019.

Exposition – Musée Jenisch Vevey – Rien que pour vos yeux : Les plus belles estampes des collections – du 20.09.2019 au 05.01.2020.

Théâtre – Schürz, d'après Boris Vian et Jean-Luc Lagarce – La grange de Dorigny – du 26.10. au 02.11.2019

Musique – Felix Mendelssohn par l'Académie vocale et OCL – Cathédrale de Lausanne 16.10.2019

Théâtre – La vallée de l'étrange, de Thomas Melle – Théâtre de Vidy – du 25.09. au 10.10.2019.

Musique – The Mystery of Bulgarian Voices feat. Lisa Gerrard – Les Docks – 24.10.2019.

Théâtre – J'irai demain ouvrir ton ombre – Arsenic – du 29.10. au 3.11.2019.

Fête – Halloween – le 31.10.2019.

Apollinaire, une apologie

POÉSIE • Le lyrisme des poètes effraie. Tournures obscures, syntaxes brutes, usages lexicaux questionnables, les griefs s'avèrent nombreux. Leurs paroles résonnent pourtant joliment et il doit y avoir quelque chose derrière leur brumeux écrits.

La poésie a depuis longtemps la réputation d'un genre littéraire complexe, où le sens n'affleure que peu ou prou, même après les réflexions les plus intenses. L'opinion commune voudrait qu'il s'agisse là d'une coquetterie adressée à des élites ou encore d'un geste visant à dissimuler la pauvreté d'un contenu derrière un florilège de formules incompréhensibles. Peut-être.

Dans les tranchées

Ces postures, quoique très séduisantes, n'avancent guère la réflexion. Quelques exemples, tirés de l'œuvre de Guillaume Apollinaire (1880-1918), parlent d'eux-mêmes. Dans *L'Avenir*, ce dernier écrit (les barres obliques indiquent des retours à la ligne): «Soulignons la paille/Regardons la neige/Ecrivons des lettres/Attendons des ordres.» L'une des difficultés de compréhension réside dans le fait que le-la lecteur-trice a affaire à quatre actions qui n'ont entre elles aucun lien direct. Dans le cas présent, en sachant que ce poème est issu du recueil *Poèmes de la paix et de la guerre*, écrit entre 1913 et 1916, une conclusion possible est qu'il pourrait s'agir de la description d'une attente, celle des ordres de guerre, que l'énonciateur, sans doute coincé dans une tranchée, comble de son mieux. La poésie, en effet, ne décrit que rarement les choses de manière explicite: elle présente le plus souvent différentes images qui s'accrochent, pour former non un sens complet et figé, mais un ensemble diffracté qui, dans ses tensions, ses contradictions et ses non-dits, tente de représenter la complexité du réel.

Elle forme non un sens complet et figé, mais un ensemble diffracté

Ne pas indiquer d'emblée qu'il s'agit d'une attente, ne pas utiliser de pronoms et de mots de liaisons, séparer chaque action par un retour à la ligne,



Félix Vallotton, *Verdun*, 1917

tout cela crée des tensions car il manque des informations. Ecrire «nous attendons des ordres, donc, pour nous occuper, nous soulignons la paille puis nous regardons la neige» n'aurait pas eu le même effet, puisque tout aurait déjà été donné. La poésie, pour se laisser approcher, demande une implication, un effort: celui de recréer les liens implicites, de se sentir concerné. Les «je» et «nous» du poème sont d'ailleurs peut-être une façon de nous renvoyer à notre propre identité...

Affres de la guerre

Dans *Fête*, Apollinaire écrit: «Deux fusants/Rose éclatement/Comme deux seins que l'on dégrafe/Tendent leurs bouts insolemment/IL SUT AIMER/Quelle épitaphe.» En tenant compte du fait qu'il parle au début d'un «feu d'artifice en acier», allusion à des coups de feu, il est possible de penser que les deux fusants renvoient à deux balles qui, perçant un être, en font jaillir le sang dans un «rose éclatement», ce qui amène la mort dudit être et son épitaphe finale, «il sut aimer». Ces images, se passant de phrases complètes, placées les unes sous les autres, fonctionnent comme autant de courts plans de cinéma montés côte à côte qui

aspirent à suggérer une mort par balle. Ici, l'une des «difficultés» ou, plutôt, des différences vis-à-vis du langage quotidien, réside dans les formes syntaxiques peu habituelles aux oreilles. Par exemple, pour «rose éclatement», les lecteur-trice-s s'attendraient à ce que le nom précède l'adjectif. Mais inverser de la sorte ces deux éléments permet de mettre l'accent sur la couleur plus que sur l'objet coloré, pour suggérer que c'est ce qui, en premier, frappe l'esprit de l'énonciateur.

Les poèmes demandent un effort d'imagination et de sensation

Autre cas de figure: le retour à la ligne entre les «deux seins» et le verbe dont ils sont sujets, «tendent»; cette rupture de syntaxe crée un effet de suspension, comme si le poète avait le souffle coupé à la vue de ces deux seins dégrafés. Car les poèmes ne demandent pas seulement un effort d'imagination, mais également de sensation. Il ne s'agit pas d'analyser des poèmes avec notre cerveau pour

les comprendre, mais de s'impliquer complètement dans la lecture. Les retours à la ligne ne servent pas uniquement à indiquer des ruptures mentales, ils représentent des respirations, celles de l'énonciateur-trice, mais aussi celles des lecteurs-trices. Le poème doit pouvoir se vivre grâce aux liens qu'il entretient avec le corps.

Un au-delà des sens.

C'est d'ailleurs ce que peut suggérer la fin de *L'Avenir*: «Regardons nos mains/Qui sont la neige/La rose et l'abeille/Ainsi que l'avenir». Cette clôture fonctionne comme une invitation à chercher les mains derrière la neige et l'abeille, les corps derrière les images; en somme, à chercher dans le poème des métaphores.

Une nuée difficile à percer sans une lecture abandonnée

La poésie s'impose comme une invitation au voyage. Baudelaire l'avait déjà formulé et, grâce à la notoriété médiatique en demi-teinte qu'eut son chef d'œuvre *Les Fleurs du Mal*, tout un chacun put rêver d'un ailleurs verbal. Le langage, dépossédé de sa clarté, devint brumeux et brut. Une nuée difficile à percer sans une lecture abandonnée d'où émergent des images originales ou réminiscentes. Le sens n'est plus, mais les sons et silhouettes s'esquissent, sans se donner. La poésie est un au-delà et il faudrait s'y ouvrir. Dans *Le Voyageur*, Apollinaire appelle, non sans peine, les humains à l'écouter: «Ouvrez-moi cette porte où je frappe en pleurant.» •

Jérémy Berthoud et
Maxime Hoffmann

Sans l'ombre d'un doute

PEINTURE • L'Hermitage héberge une exposition dédiée à l'ombre jusqu'au 27 octobre. Tableaux, photos et sculptures, nombreuses sont les formes d'art accordant tout leur éclat aux traces noires qui nous poursuivent au quotidien.

Des «Ombres de la Renaissance à nos jours», voilà le nom de l'exposition actuelle à la Fondation de l'Hermitage. Closes et climatisées, les salles accueillent de nombreux tableaux où l'ombre occupe une place de choix. L'amateur circule d'une pièce à l'autre et se trouve projeté dans des époques différentes. Aussi bien confronté à des peintures baroques qu'à des sculptures contemporaines, son œil doit s'habituer à la pénombre et laisser son regard vagabonder quelques instants sur les teintes sombres. Il est ainsi possible de se perdre plusieurs minutes dans des nuances de noir. L'on y décèle la silhouette d'une forêt (Godfried Schalcken, *Autoportrait à la bougie*, 1695) ou l'on réfléchit sur

l'immense ombre portée d'une main qui semble matérialiser le destin (Jacob Jordaens, *Sainte Famille*, 1625-1630). L'ombre se présente aussi comme un sujet propice à l'étude. Puisqu'elle est distincte de la



Musée d'Orsay

lumière, elle doit avoir sa propre mécanique et les peintres ont tenté de la comprendre. Quelle puissance ont les éclats de lumière sur un visage plongé dans la nuit? Les habits d'orfrois reflètent-ils la clarté d'une bougie? L'obscurité n'étant pas qu'une masse uniforme, existe-il alors une pluralité de tons pour figurer les nuances? Que de questions auxquelles la peinture répond avec sérieux ou exagération, au gré du message qu'elle souhaite délivrer.

Elle nous poursuit

Derrière chaque chose est tapie une ombre. Une telle altérité ne laisse pas indifférent. Certains s'attachent à y décèler les caractères d'une personne et, ensuite, à développer une

science qui étudie les lignes du visage; c'est ainsi que la physiognomonie vit le jour. D'autres considèrent l'ombre comme une ennemie, une entité intimement liée à soi, mais que l'on ne choisit pas et dont on ne peut se débarrasser: chassons-la, elle ne partira pas. Vito Acconci, sur une bande super 8, l'affronte et elle lui renvoie les coups avec la même force et sans souffrir de la moindre égratignure. Plus loin, elle trompe les visiteurs en dessinant sur un mur l'esquisse d'un être inexistant (Tim Noble & Sue Webster, *Jeune homme*, 2012). L'ombre parle de nous, et la Fondation de l'Hermitage soumet au public quantité de spécimens avec qui dialoguer. •

Maxime Hoffmann

Accords en désaccords

MUSIQUE • Et si chaque accord était joué juste? La remarque peut sembler étonnante, mais la presque totalité des compositions occidentales s'avère légèrement désaccordée. En cherchant à atteindre une fibre en l'auditeur, le jazz y a remédié.

Le jazz a vu le jour sur le territoire nord-américain au début du XX^e siècle. Il a d'abord été une musique issue du blues et d'une sombre tradition esclavagiste, heureusement abolie depuis. Née dans l'ombre d'une domination raciale, elle se voulait l'expression intense et intuitive des souffrances humaines. Durant la Seconde Guerre mondiale, les deux philosophes allemands Adorno et Horkheimer rejoignirent les États-Unis, afin de fuir l'oppression nazie. Ils s'étonnèrent alors d'entendre une musique si désinvolte et écrivirent, dans *Kulturindustrie*: «Un musicien de jazz qui doit jouer un morceau de musique sérieuse, par exemple le plus simple menuet de Beethoven, lui donne involontairement un rythme syncopé.» Scandalisés, ils associèrent cette musique à une aliénation de l'esprit par des pulsions liées au corps. Ce constat peut interloquer les amateurs de jazz qui y décèlent

aujourd'hui la recherche d'une harmonie complexe.

Tout jouer

Adorno était aussi un musicologue réputé pour ses travaux sur Wagner et avait étudié auprès d'Arnold Schoenberg. Ce dernier, en 1923, avait inventé le dodécaphonisme: une manière de composer qui impose d'utiliser les douze tons chromatiques (toutes les touches d'un piano sur une octave) avant de pouvoir en répéter. La hiérarchie entre les notes est alors supprimée et il s'ensuit une sensation d'atonalité. Cela semblait difficile d'aller plus loin dans l'intellectualisme et comparé à cela, le jazz devait, pour Adorno, paraître trop simple.

Une savante conquête du naturel

Certains musiciens de jazz contemporains redonnent des couleurs pures aux accords. En effet, toute la



Gustave Caillebotte

musique occidentale, y compris celle de Schoenberg, est construite à partir d'un tempérament égal, c'est-à-dire d'un équilibre artificiel entre les notes, car la distance naturelle entre elles engendrait une irrégularité. Dans l'Antiquité, le mathématicien grec Pythagore eut l'idée de diviser la distance entre une note (par exemple do) et son octave, découvrant alors sa quinte (sol). Il s'empessa de recommencer l'opération jusqu'à atteindre à nouveau la note do. Ainsi naquirent les douze tons. Cependant, à la fin de ce périple, le do s'avérait légèrement supérieur à la hauteur initiale, environ

un huitième de ton (aussi appelé un comma) trop aigu. A la Renaissance, avec l'ambition naissante de former des ensembles plus étoffés, il fallut réajuster cet écart et la modification finit par perdurer dans notre quotidien. De nos jours, certains jazzmen cherchent à retrouver ce tempérament dit naturel en infléchissant chaque accord à la note de la mélodie. L'oreille change après l'écoute de Snarky puppy ou de Steven Lehmann, qui tentent d'explorer cette pratique. Adam Neely, musicien et youtubeur new yorkais, a d'ailleurs soumis au public quelques vidéos développant le sujet. Quoi qu'il en soit, il faut se remémorer les paroles de Schoenberg: «Il y a encore tant de belles choses à écrire en Ut majeur.» •

Maxime Hoffmann

You can't catch me

PHILOSOPHIE • Si la réflexion s'animait lorsqu'elle est accueillée, les paradoxes de Zénon deviendraient un outil fort pratique.



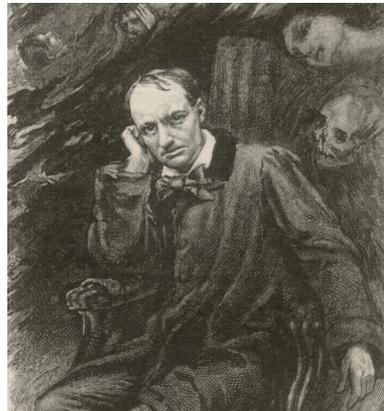
«Rien ne sert de courir; il faut partir à point», écrit La Fontaine dans ses *Fables* (1668). Dans l'Antiquité existait une histoire similaire qui nous est parvenue par Aristote. Dans son ouvrage *La Physique* (IV av. è. c.), il rapporte quatre paradoxes soutenus en son temps par Zénon d'Elée, penseur présocratique né 489 av. J.-C. Le plus célèbre d'entre eux est Achille et la Tortue. L'intrigue s'avère simple: Achille, qu'Homère dans l'Illiade surnomme «pieds-rapides», souhaite se confronter à une tortue dans une course de vitesse. Précédé de sa réputation, le héros grec accorde de l'avance au reptile, afin d'équilibrer les chances. Zénon affirme alors, qu'une fois le départ donné, l'homme ne dépassera jamais l'animal. Cela se démontre logiquement, puisque comme le dit Aristote: «Celui qui poursuit doit toujours commencer par atteindre le point d'où est parti le fuyant, de sorte que le plus lent a toujours quelque avance». Ainsi, lorsqu'Achille atteint l'ancien emplacement de la tortue, elle s'est avancée et il doit la rattraper à nouveau, amorçant une poursuite perpétuelle. L'écart se réduit jusqu'à l'infiniment petit. Pour Aristote, Zénon fut le premier dialecticien. Opposé aux conceptions sur l'espace-temps défendues par les pythagoriciens, il imposa à ses adversaires des apories dont ils ne purent se dégager et qui furent étudiées par Leibniz, Descartes, Bergson et bien d'autres. Comme si pour libérer la pensée, il fallait l'emprisonner. •

Maxime Hoffmann

Au fil des œuvres: Bovary s'ennuie

NUISANT • L'ennui paralyse l'action, parfois jusqu'à la dépression. Ce sentiment rend le temps insipide et le monde gris. Mais il ne se limite pas à cet aspect négatif; il peut être libérateur et créateur. La légèreté peut alors fleurir au sein de la monotonie apparente.

S'ennuyer, c'est se battre contre le temps qui passe et subir ses coups à chaque seconde. Etymologiquement, l'ennui est un terme très fort, qui vient du latin *in odium*: «en haine»; la haine du monde décolore tout. Les Russes semblent l'éprouver de manière plus intense et continue, puisque selon le philosophe Jankélévitch dans *l'Aventure, l'ennui et le sérieux* (1963), «la langue russe ne manque pas de mots pour le désigner: *skouka*, qui est l'ennui au sens étroit, le mal de la durée trop longue et de l'existence trop vide; *toska*, moins subtile que le spleen, plus traînante aussi, mais qui à *skouka* ajoute le dynamisme du regret et de l'aspiration vague; qui est nostalgie par-dessus et, par-devant, attente d'on ne sait quoi; *khondra*, qui est plutôt l'hypocondrie, l'ennui viscéral». Le penseur différencie plus loin l'angoisse de l'ennui, ce dernier étant «la maladie des bien-portants». L'angoisse, quant à elle, habite les esprits craintifs. Le large vocabulaire lié à l'ennui témoigne de sa variété et de son omniprésence, en particulier dans le champ artistique. A l'extrême, l'ennui mortel s'apparente à l'angoisse, à la mort et au néant. Le Spleen baudelai-



rien illustre dans toute sa splendeur ce mal de vivre. L'angoisse du temps qui passe et de la mort qui se rapproche se cristallisent dans le poème *Spleen* II extrait de son recueil *Les Fleurs du Mal* (1857): «Rien n'égale en longueur les boiteuses journées,/Quand sous les lourds flocons des neigeuses années/ L'ennui, fruit de la morne incuriosité,/ Prend les proportions de l'immortalité». De plus, la tension entre le Spleen et

l'Idéal, le mortel et l'immortel, la légèreté et la lourdeur renvoie aux diverses facettes de l'ennui. Dans un sens plus faible, Proust plonge au plus profond de sa mémoire et de ses lointains souvenirs, avec *A la recherche du temps perdu* (1913 à 1927). Il décortique sa vie (vécue) et la décrit magnifiquement dans les moindres détails; le temps s'allonge et s'étire au maximum vers l'ennui nostalgique, mais toujours avec légèreté. Dans un sens plus fort, Flaubert décrit Emma Bovary ainsi: Elle, sa vie était froide comme un grenier dont la lucarne est au nord, et l'ennui, araignée silencieuse, filait sa toile dans l'ombre à tous les coins de son cœur.» Sa vie est si désespérante et insipide que la mort lui semble être la seule solution. Elle s'enlise tellement dans l'ennui qu'elle finit par se suicider, une solution drastique face à son incapacité à tuer le temps plus longtemps. Mais



pourquoi l'ennui serait-il seulement un sentiment négatif? Ne pourrait-il pas jouer le rôle d'une Muse? Après une tempête émotionnelle, l'ennui occupe l'esprit et un certain calme s'installe. Le repos de l'âme permet alors en toute légèreté, dans un état quasiment méditatif, de laisser libre cours à son imagination. Edward Hopper est reconnu pour être le peintre de l'ennui et de l'attente; le célèbre *Morning Sun* (1952) représente une femme contemplant les nuages depuis son lit. L'ennui est alors tout simplement magnifié par les traits pastels de l'artiste américain. Au final, l'ennui s'exprime peut-être mieux à travers l'Art que les mots, et aux yeux d'Hopper, «si vous pouviez le dire avec des mots, il n'y aurait aucune raison de le peindre». •

Carmen Lonfat

A votre santé!

ARCHITECTURE • À l'entrée du parc de Milan, on découvre de vieilles toilettes publiques transformées en café de quartier.

C'est l'histoire d'une petite bâtisse qui a connu plusieurs vies avant de devenir la buvette de Montriond que l'on connaît aujourd'hui. En effet, construit en 1917 au pied de la colline du parc de Milan à Lausanne, l'édicule endosse le rôle de salle d'attente, de kiosque, de toilettes publiques, puis de dépôt pour le service des routes de la ville avant d'être laissé à l'abandon. Cent ans plus tard, on assiste à l'inauguration d'une buvette resplendissante où prime la convivialité. Sa renaissance est notamment due à une politique de la municipalité visant à réaffecter de petits établissements publics insolites afin d'en faire des lieux culturels et récréatifs – tel est notamment le cas de La Folie Voltaire ou encore du Kiosque de Saint-François. Une mise au concours remportée par un trio de trentenaires permet donc à cet ancien kiosque rose de retrouver sa couleur blanche d'origine et une nouvelle fonction: un café à l'ambiance bon enfant, au carrefour de plusieurs générations. En effet, petits et grands peuvent se rencontrer autour d'une boisson locale. Véritable bâtisse historique (sa construction est par ailleurs classée en note 3 au recensement architectural) aujourd'hui valorisée et valorisant à son tour l'espace urbain, elle anime un nouveau lieu socioculturel au sein du quartier sous-gare. •

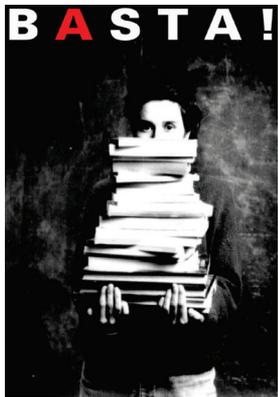


Mathilde de Aragao

Les trois conseils de...

Chaque mois, un membre de l'Université de Lausanne ou de l'EPFL vous fait découvrir trois objets culturels de son choix.

LIBRAIRIE BASTA - MÉLISSA, MARCO ET FRANÇOIS, TROIS COUPS DE COEUR DES LIBRAIRES.



Gustave Deghlaghe

UN LIVRE SYMPA

***Incognita incognita* de Mark Forsyth**
A partir d'une citation de D. Rumsfeld, l'auteur écrit un petit manifeste sur la nécessité des librairies. Dans un humour tout anglo-saxon, ce petit texte fait voyager dans les bonnes librairies, dans les taches blanches des cartes de ce qu'on ne sait pas ne pas savoir, explique ce qu'est la bibliomancie ou encore comment les livres de Jane Austen se seraient terminés avec les sites de rencontres d'aujourd'hui. Délicieux.

UN LIVRE BONNARD

***Bullshit Jobs* de David Graeber**
Le progrès technologique autoriserait une réduction drastique du temps de travail. Pourtant, des nouvelles tâches sont inventées dans le but de nous maintenir occupés à ne rien faire, ou si peu. Provocante et subversive, l'enquête de l'anthropologue David Graeber se propose d'analyser le phénomène croissant des *Bullshit jobs*: des emplois inutiles et néfastes que rien ne saurait justifier.

UN LIVRE CHOUETTE

***La recomposition des mondes* de Alessandro Pignocchi**
Le projet de construction d'aéroport de Notre-Dame-des-Landes étant définitivement abandonné, la police vient évacuer la ZAD. Celle-ci n'incarne pas seulement une résistance, mais bien un projet de société à part entière, fondé sur un rapport à «la nature» fondamentalement différent. C'est l'histoire de ce projet et de sa poursuite que raconte l'auteur dans cette magnifique BD qui fait rire et pleurer d'une page à l'autre.

A la rencontre de...

Océane Forster

THÉÂTRE • Etudiante et amatrice de théâtre, Océane Forster a écrit sa première pièce *L'étendoire*, monologue interprété par la Cie. Porte-Bagages à l'occasion du festival Singuliers Pluriel. Elle nous explique comment ce projet a vu le jour.

Comment en es-tu venue à écrire du théâtre ?

Je n'avais jamais encore écrit de théâtre avant *L'étendoire*. J'ai participé à des ateliers d'écritures et écrit des nouvelles ainsi que des poèmes de mon côté, mais jamais de théâtre. Puis une amie, qui a une troupe de théâtre, «Cie. Porte-Bagages», cherchait un projet de monologue à mettre en scène au 2.21 pour le festival Singuliers Pluriel qui a eu lieu du 14 septembre au 13 octobre. Elle m'a proposé d'écrire quelque chose. L'impulsion ne venait donc pas de moi, mais d'une commande qui s'est transformée en un projet collectif. Pour moi, ça devait d'ailleurs partir d'un collectif. Je n'aurais pas eu le courage, ni l'idée, sans cela. Le théâtre ne s'écrit pas comme un roman qui est une production solitaire. Il est avant tout un travail d'équipe avec des comédien-ne-s, une metteuse en scène, une scène, des subventions, tout un système que je n'étais pas prête à affronter seule.

Comment t'y es-tu prise pour écrire ?

Comme je le disais, la pièce a résulté

d'une commande. Et à partir de là, c'était presque trop simple. J'avais écrit la nouvelle il y a trois ou quatre ans. La comédienne et la metteuse en scène ont bien aimé le sujet. Elles ont donc décidé de monter le texte en l'allongeant et en l'adaptant en format monologue. Puis sont venus les débats, les échanges de mails sur ce que chacune voulait rajouter. J'ai dû plus retravailler ma nouvelle que je ne l'aurais pensé. Mon idée était de construire un produit fini et de l'offrir à ces deux jeunes femmes pour qu'elles puissent l'adapter pour la scène. Finalement, nous avons travaillé en ping-pong, avec des échanges réguliers durant environ six mois. Une partie de moi s'attendait à une refonte totale de la nouvelle pour qu'elle puisse être utilisée sur un plateau. Le texte n'a pas beaucoup été modifié, mais l'intention qu'elles y mettent change tout. Leur façon de jouer est dingue. Et, puisque c'est un monologue, il n'y a pas mille rebondissements et didascalies, mais l'ordre des actions a pas mal été bouleversé, afin d'améliorer l'enchaînement. C'est une tâche qu'elles ont dû faire qui ne s'imposait pas ou moins à l'écrit.

Tu trouves que ce travail a pu rendre ta nouvelle meilleure ou c'est uniquement pour l'adaptation à la scène ?

Je devrais relire le texte actuel après l'intervention de mes camarades. Je ne sais pas, disons que les enjeux s'avèrent différents. Le texte théâtre demande sûrement une entrée en matière qui marque plus que ce dont on aurait besoin dans un roman. Pareil pour l'effet de suspension, un plus nécessaire sur scène. C'est un besoin important, il faut jouer avec l'attention du spectateur, qui n'est pas la même qu'avec le lecteur.

Dans ta réponse, on entend que tu vas voir du théâtre, mais est-ce que tu en lis ?

Oui, j'en lis. Après, je ne vais pas nécessairement lire les pièces que je regarde et inversement. Pour aller les voir, je suis les saisons théâtrales qui se font dans la région: c'est très empirique. Pour la lecture, j'ai des auteurs que j'aime ou dont la réputation me pousse à m'y intéresser. Ils restent souvent contemporains ou alors c'est pour ma culture, bien que ce ne soit pas ce que j'ai le plus de plaisir à lire. Je ne lis pas Molière



L'Atelier critique

pour moi les week-ends. Il y a un académisme dans lequel il ne faudrait pas tomber; s'intéresser aux auteurs vivants qui appellent à ce qu'on les lise est important.

Tu n'as pas eu l'impression que l'on exhibait une part de ton intimité contenue dans le texte ?

Non, parce que d'une certaine manière, je l'ai écrite pour cela. Une fois qu'on est au clair avec cette idée, le résultat final ne choque pas. Il y a aussi des moments où je ris intérieurement en me disant «Ah! J'ai écrit ça?», mais généralement ça m'amuse. •

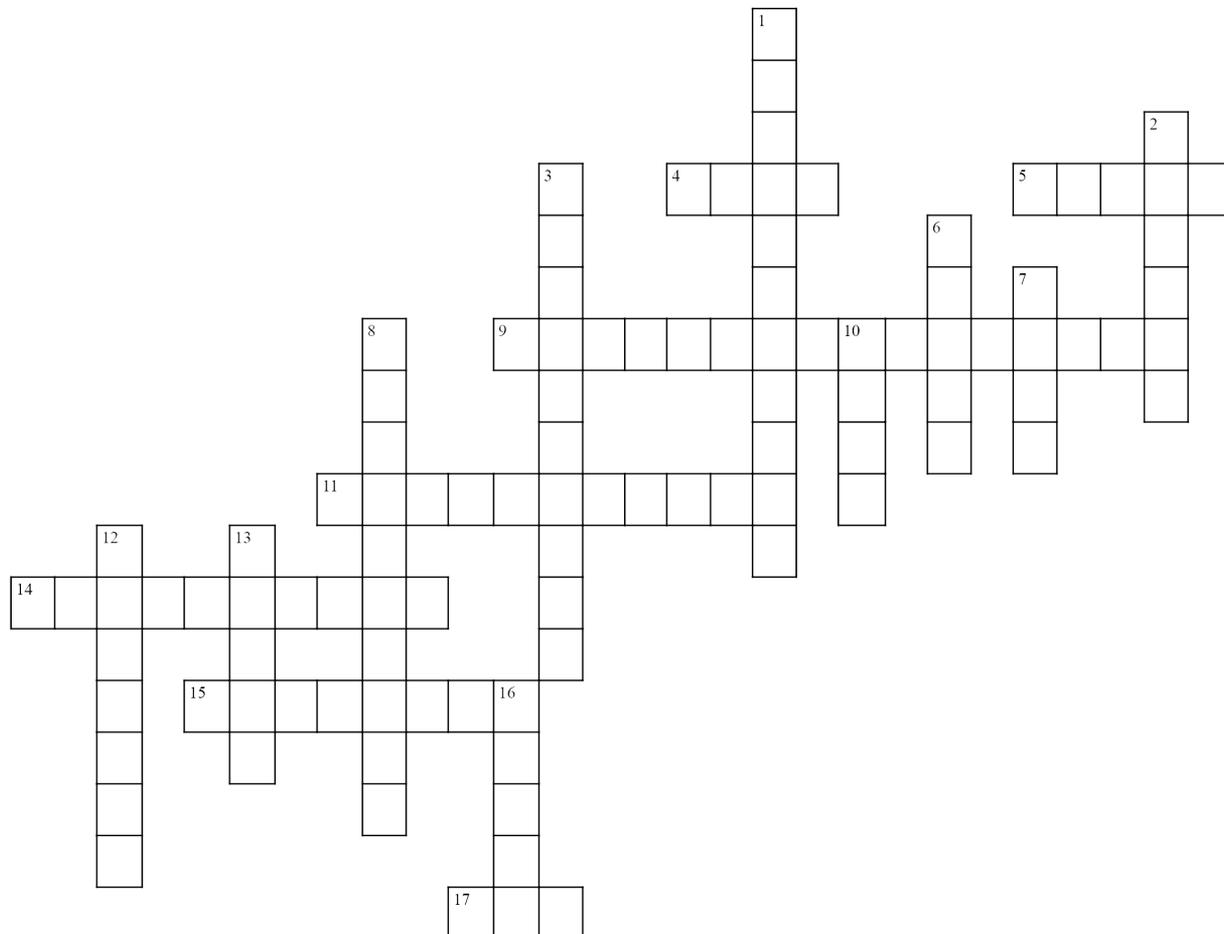
Retrouvez l'entrevue complète sur le site lauditoire.ch.

Suivez les flèches

Chien méchant
méchant



A *L'auditoire*, on aime bien créer des casse-têtes au beau milieu de la nuit. D'autant plus lorsqu'il s'agit de vous amuser avec des mots remplis de *fun*.
#HELP #BONCOURAGE #DESPOUTOUS



HORIZONTALE

4. à consommer minimum 4 fois par jour (sain)
5. Donald Trump
9. une autruche
11. rivière mystiquement banale
14. parure feuillue
15. haut lieu de gastronomie estudiantine
17. plateforme de déclaration d'amour préhistorique

VERTICALE

1. crédits sans valeur pour le Bachelor
2. amande et pistache
3. qui a la berlué
6. pomme des riches
7. inexistant
8. Poudlard médiocre
10. à consommer minimum 4 fois par jour (malsain)
12. bovin canonisé
13. Céline Dion
16. palindrome sucré